

AVSD



DES PÉPINS PLEIN LA TÊTE ET UN
NOYAU À LA PLACE DU CŒUR

(juillet 2022>septembre 2022)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

Lorsque je regarde les flammes qui composent un brasier, je repense soudain à l'été 2002 où tout a commencé.

L'équipe dorée du Brésil remportait le trophée glané quatre années plus tôt par les français qui sortaient cette fois par la petite porte des phases de poule, humiliés et sans un but marqué. À ce moment, nous jubilions silencieusement, moi et mon anti-patriotisme primaire, de cet échec cuisant, prix à payer sans doute pour l'amère déception infligée à une gamine infiltrée au Stade de France un soir de juillet 1998 tandis que le joga bonito jaune et vert rentrait tout penaud chez lui face à une performance XXL du milieu de terrain Zinédine Zidane qui portait les siens, et un et deux et trois zéros, on est les champions (criaient alors la plupart des français en fanfare dans ce moment historique d'unification nationale tandis que moi, jeune dissidente, tâchait de faire bonne contenance en ne partageant nullement la joie de mes compatriotes mais évitait aussi d'éveiller les soupçons quant à mon éventuelle trahison de premier ordre). C'est un fait avéré que j'ai du mal à expliquer compte tenu qu'il trouve ses racines dans ma prime enfance, mais j'ai toujours tenu pour l'équipe qui faisait face à celle du pays qui m'a vu naître, et ce pourtant, bien avant que celui-ci ne me broie.

Fait n°1 : bien que ma détestation de l'équipe de France me semble plus ancienne, j'assimile très souvent le fait que mon père ait quitté notre foyer du jour au lendemain sans nous prévenir, à la défaite du Brésil, ridiculisé ce soir de 1998. Les deux événements, séparés d'un vague compte de jours, n'ont sans doute aucune corrélation et pourtant... j'avais 10 ans à l'époque et je détestais déjà Zidane que je trouvais trop arrogant.

L'été 2002, outre ses disques de compilation estivaux d'eurodance et d'autres sous-genre de musique électronique dont les principaux adjectifs qualificatifs pouvaient être :

- commerciaux
- mais bizarrement dansants
- tout en restant particulièrement sirupeux et dénués d'âme

fut pour moi une période de trouble. Je veux dire que bien que l'été commença de la plus belle des manières par cette élimination surprise mi-juin, j'entrais dans un monde nouveau qui allait petit à petit se substituer à celui que je connaissais jusqu'alors, l'adolescence et le travail écolier laissaient place au labeur, à la sueur du front et aux muscles endoloris d'une fatigue issue de besoins aussi pesantes que quotidiennes.

Je travaillais déjà l'été. Chez ma grand-mère, j'étais réquisitionnée deux mois durant pour bêcher les parcelles en jachère du jardin, cueillir puis équeuter les haricots verts, désherber des rangs et des rangs de pommes de terre avant de les récolter, arroser de multiples plans de courgettes que je ne mangeais pas, tailler les arbres fruitiers, bref, il y avait toujours quelque chose à faire, et j'avais vraiment l'impression de tout faire. C'était son idée, une idée de vieille femme veuve, un point que je ne finirais par comprendre que bien plus tard, lorsque la planète entière se vautrerait après des années d'excès et qu'on ne finisse par reparler sérieusement de réappropriation ou de retour à la terre, de décroissance, sobriété heureuse et minimalisme, une idée qui était de savoir globalement ce qui pousse et comment, dans les champs qui nous entourent, mais aussi s'il est possible d'en faire autant chez soi, pour s'émanciper des magasins qui nous fournissent toute cette bouffe intoxiquée et modifiée, et si oui à quel prix, quels efforts, et combien de temps ça prend, et puis de toutes façons, c'est pas comme si on avait les moyens de subvenir à tous nos besoins puisque l'inflation grandissante nous bouffe et nous ronge petit à petit les rognons, et si je ne parle que de nos besoins fondamentaux, la publicité nous en créera bien d'autres, alors nous n'allumons plus la télé, nous ne regardons plus la presse papier ni notre écran de téléphone qui vient de s'illuminer pour nous rappeler à la réalité de l'existence du consommateur que nous sommes pour autrui : une promotion exceptionnelle de -20% sur les articles signalés, pensez-vous, c'est l'été, le soleil gorge les tomates de sa chaleur que je cueille délicatement, moi je n'ai besoin que d'une seule chose entre les oignons arrachés à la terre sèche, un peu d'eau s'il te plait mamie.

Je bois, et je me souviendrai bien après ce moment de ces quelques souvenirs ayant survécu au royaume d'Oubli, cet héritage avant l'heure : reconnaître telle plante à ses feuilles ; sentir l'odeur chimique des engrais et des traitements contre le mildiou, le terreau et la terre sous les ongles prolétaires, noircis, sans éclat ni vernis ; ce geste pour enfouir des graines dans le sol ; l'usage de cet outil, et son nom, sa tête rouillée et son manche en bois poli par des mains calleuses ; les briquettes d'un jus qui n'avait que trop peu d'orange d'on ne sait où en lui ; savoir quelle saison donnait quels fruits ; toutes ces lueurs brillaient encore faiblement et se ravivaient à l'occasion de la vision d'un potager où je poussais mes guêtres et ma brouette. Je n'ai plus revu cette vieille veuve depuis longtemps. Elle est morte dans un coin de chambre d'hôpital qui sentait la naphthaline tout autant que la couche pleine à changer. Ce lit où elle s'enfonçait aura fini par l'absorber. Ce siècle est sans surprise.

Je bois et je vois. Parce que nous sommes à une soirée. Bien des étés après. J'ai connu mes premières chaleurs, moi aussi, mes premières histoires, mes premiers ébats surtout. Ça ne m'a ni transcendé ni bouleversé. C'est devenu une sorte de besoin de plus que peut réclamer mon corps ponctuellement, comme la faim, la soif, ou l'envie de chier derrière un mûrier, et qu'il faut s'abaisser à contenter, moins régulièrement certes, mais sans trop y regarder de près, ou alors museler

fermement. Je vous dis cela parce que l'adolescence semble ne tourner qu'autour de ça, la découverte de soi et de ses limites, des limites que notre corps peut endurer ou les forces que le monde extérieur peut exercer sur lui pour le faire ployer. Je bois un verre de vodka tagada. C'est très sucré. Une fille a fait infusé dans une bouteille plusieurs bonbons chimiques roses à la gélatine de porc en forme de fraise mais dont l'arôme est plus lointain. C'est une soirée placée sous le signe des godiches. Très peu de mecs aux alentours, ce qui me va, car les seuls à être restés sont ceux qui ont cédé au chantage des pies rieuses qui voulaient les déguiser et les maquiller pour faire de cette nuit une « *girlz night only* ». En fait, les garçons restants sont ceux qu'un regard glacial de leur petite amie actuelle a finalement convaincu qu'un trait de rouge à lèvres et une perruque n'étaient pas trop chers payés pour avoir une chance de tirer leur premier coup ce soir. Du reste, après ces séances de relooking transgressifs où, entre les roucoulements, certaines en ont profité pour se repomponner, ajoutant une couche d'enduit supplémentaire à leur façade pas bien réussie, le rythme de la soirée a ralenti et fini par ressembler à n'importe quelle autre : des jeux à boire, action ou vérité succèdent une nouvelle tournée de tequila paf, puis une d'entre elles finit toujours par fondre en larmes après avoir dégobillé dans l'évier ou deux autres se crêpent le chignon parce qu'elles convoitent le même connard en scooter. Je suis parmi elles sans être une d'entre elles. C'est bizarre à expliquer comme sentiment, complexe. Être là, dans une assemblée, physiquement, occuper un espace, et pourtant être totalement vide, si léger qu'on pourrait nager en apesanteur au plafond de la pièce, tout ce qui se dit, tout ce que vous voyez, passe à travers vous, comme si vous n'existiez pas. Une sorte de fantôme un peu embarrassant j'imagine, au milieu de ces discussions sans queue ni tête, et qui finit vos bouteilles par-dessus ça...

Fait n°2 : j'aime le football depuis toute petite, j'aime crapahuter partout dans la campagne et construire des cabanes avec mes voisins qui sont deux jumeaux, ça, parmi d'autres traits, m'ont toujours valu d'être considérée comme un garçon manqué. Quand je regarde ces filles, avec qui je devrais tout partager, que je les trouve si lointaine, je me demande pourquoi je ne serais pas finalement une fille manquée ? Au final, j'aime à penser que je ne suis ni l'un ni l'autre. Juste manqué, raté. Un entre-deux pas très défini et un peu gênant.

À cette soirée, je bois beaucoup, car je m'ennuie. J'ai terminé la vodka tagada et la Manzana, alors je songe à mélanger un fond d'Eristof avec un jus de pomme qui traîne dans le frigo. Je me demande pourquoi on m'a réellement invité et je me souviens que Charlotte n'était pas très à l'aise

quand elle me l'a demandé, devant ma mère, et la sienne, après que nous nous soyons croisées au supermarché, au moment où nous rangions nos courses dans le coffre, et qu'elle ne soit venue me trouver pendant qu'une voiture l'attendait un peu plus loin. Dans ces cas-là, ma mère réagit toujours avec emphase, de manière à bien se faire remarquer des gens qui l'entourent ou peuvent la voir, comme si elle était en spectacle invisible et voulait montrer que c'est elle qui jouait le plus mal. Je me demande si c'est ça aussi être une femme : agir contre sa volonté, parce que celles qui vous sont extérieures vous dictent ce que vous devez ressentir la plupart du temps.

Je reviens au canapé. Elles discutent et argumentent le choix du film que nous allons regarder. Grease ou Dirty Dancing ? Une VHS enregistrée de La boum ou un vieux Disney ? Je soupire et regarde mon verre déjà bien entamé, peu sûre qu'il me suffise pour supporter ces idioties. Mes yeux errent à la recherche d'un sédatif plus puissant, ma mère viendra m'extraire vers minuit de ce guet-apens dans lequel j'ai été envoyé et pour lequel je n'ai pas eu mon mot à dire en réalité. Il est à peine 21h, et j'ai l'impression que sur tout mon visage on a écrit au feutre noir indélébile « à l'aide ». Quelques chanceuses partent déjà, quelques unes s'en vont chercher un peu d'intimité dans une salle de bains à l'étage, globalement toute la maison est colonisée. L'alcool m'aide à me concentrer sur le jeu de jambes qui s'affriole tout autour de moi, dans la pièce. L'une se lève, l'autre croise les jambes au dessus d'une jupe de velours d'une manière langoureuse et sensuelle. Deux fins mollets de bronze se caressent innocemment et je les suis du regard, tapie comme un crocodile du fond de sa vase, perverse derrière son verre. Une robe courte traîne à recouvrir sa chaire, un bout de sous-vêtement en dentelle juvénile apparaît, j'espère que personne ne m'a vu le zieuter, je me demande encore ce que je fais ici et je décide de me resservir un verre pour garder courage.

Fait n°7 : j'apprécie en amatrice les courbes des jambes féminines d'autant plus que les miennes m'apparaissent informes, comme deux poteaux ayant du mal à soutenir le poids de ma culpabilité. J'ai ce souvenir de l'été 2002, sur la terrasse, ma mère m'a donné rendez-vous et m'explique que dorénavant le poil aux gambettes c'est mal vu, désagréable et que ça empêchera les hommes de m'aimer. Elle a sorti son nécessaire, cire et quelques bandes dépilatoires, sous les yeux ahuris des jumeaux. Emile et Louis (nés bien avant l'affaire tristement célèbre du pédophile de l'Yonne) retournent dans leur jardin jouer avec leur déception de me voir accaparée à des « trucs de grande personne » dont je me défendrais bien. La seule chose que je retiens de cet après-midi est la douleur que j'ai enduré et le regard déterminé de ma mère à faire de moi un modèle désirable, ses yeux

*me signifiant que c'est sans doute ça aussi que d'être une femme:
souffrir et se faire souffrir, l'accepter silencieusement pour les
autres.*

L'ivresse dirige mes pas comme ceux d'un pantin un peu désarticulé. J'arrive en cuisine et me verse un volume conséquent d'éthanol polonais, une dose de cheval, de quoi m'assommer, moi, ma libido et mes fantasmes honteux, et conclut par une goutte de pomme, pour la couleur. À mon retour en direction du banc des damnées je me cogne à un corps, sans le calculer. Mon verre m'échappe et se renverse dans mon débardeur mauve tandis que je perds pieds. De ses deux talons vernis elle me demande si tout va bien, gênée et s'excuse prestement avant de monter les escaliers vers les chambres. Je n'ai pas le temps de noter grand chose, ni malice dans les yeux, ni finesse dans les traits, l'alcool mélange tout mais j'ai juste senti un agréable courant chaud passer par ses mains qui cherchaient à me redresser et que j'ai maladroitement dévié comme des guêpes, un sentiment de douceur et de tendre de féminité trop agréable pour ne pas être chassé m'enveloppait. Camille ramasse mon verre et me le tend, vide, mais de quelle aide peut-il bien m'être dorénavant ? Je crois qu'elle essaie de me dire qu'elle peut me prêter un de ses chemisiers moches pour m'éviter de finir la soirée seins nus le temps que mon haut ne sèche ou d'attraper la crève. Pourquoi pas au point où j'en suis ? Charlotte est là, elle me regarde de loin, de haut, comme un arbitre sur le ring tentant de rétablir le contact avec celle qu'on vient d'allonger d'un coup direct ou comme si j'avais ruiné sa cérémonie de mariage ou que j'étais porteuse d'une difformité immonde et innommable. C'est le choc sans doute, l'uppercut que je viens de manger. Elle finit par me relever pendant que Camille éponge ce qu'il reste de mon cocktail au sol, je me ressers, encore, même dosage sauf que cette fois j'ai une excuse : il faut que je reprenne mes esprits voyez ? Même si elle m'a fusillé du regard, Charlotte admet que « c'est finalement plus de peur que de mal » et que « si le sol ne collait pas un peu après une soirée ça voudrait dire qu'elle était simplement ratée » pour désamorcer le malaise qui pèse dans la cuisine pendant que dans le salon, les copines s'esclaffent sur un épisode de Friends dont elles ne captent pas toutes les subtilités.

L'eau de feu caresse ma gorge. Je suis adossée au frigo et Camille se sert un verre de sirop. Hormis quelques banalités d'usage et des efforts polis retournés pour tâcher de ne pas laisser mourir une conversation morte née, personne ne s'est vraiment adressé à moi. Non pas que je le déplore car ma présence ici ce soir a soulevé plus d'une question – Charlotte y répondant sans doute d'un haussement d'épaule et deux yeux levés vers le ciel implorant la fatalité – mais Camille, une binoclarde de second rang du village – j'entends par là qu'elle subissait une réelle discrimination, un mépris pour ses bons résultats, sa rigueur scolaire et leur prix à payer : deux yeux merdiques – n'était pour moi, dans cette cuisine, à cette heure tardive, pas la pire des compagnies. L'alcool me

ressaisissait et Camille me dit quelque chose comme « tu aurais pu te faire bien plus mal en te cognant comme ça », je répondis que je ne l'avais pas vu venir, que j'étais un peu ailleurs ce soir, « n'empêche qu'avec son physique tu aurais pu valser et te cogner quelque part » et je dis alors que je n'avais même pas eu le temps de réaliser que j'avais embouti et la manière dont ça s'était réellement passé, mais la seule chose dont je me souvenais, je lui avouais maladroitement, c'est que je la trouvais belle, chaude et sensuelle. Camille me regarda et roula ses billes, elle me trouva « drôle » et rit doucement, je lui demandai sincèrement pourquoi, et elle me révéla, mais comme si je devais déjà le savoir, que j'étais rentré dans le demi-frère de Charlotte, travesti pour l'occasion. Ce fût un choc pour moi.

Fait n°11 : je ne vais pas accumuler les platitudes comme on égrainerait son chapelet mais j'ai découvert le sexe d'une manière très conventionnelle, par des jeux consanguins avec un cousin un peu coquin et convaincu de son futur talent de médecin (autre image d'Épinal du porno, il finira tout compte fait plombier). De toute l'éducation que j'ai reçue, aucune autre possibilité ne semblait de mise que celle de l'homme qui se présenterait à moi afin de parachever son œuvre virile, aussi, bien que correspondant assez peu à l'idée reçue de « petite fille pubère » et malgré une période début ado où, persuadée qu'il s'agissait là de mon unique voix de salut (aussi bien auprès de moi que de mes paires), je me suis essayée avec certains garçons. Sans succès. Ce n'est qu'après plusieurs verres à une soirée, désinhibée, que je me suis rendu à l'évidence que le contact furtif de la peau d'une femme contre la mienne, la façon dont elle se mouvait et regardait le monde me faisait un effet beaucoup plus puissant, déroutant que ce que je ne m'avouais alors. Mais dans ce très petit cercle puant du village et du collège de campagne où tout le monde se connaissait, j'ai mis très longtemps à admettre la possibilité que je pourrais un jour oser quoique ce soit avec une autre que moi.

Je passai le reste de la soirée confuse, à ressasser ce que je pensais avoir compris de moi, mes attirances et ce chamboulement que j'avais ressenti en me tarabustant avec ce travelo. Même si je pouvais mettre tout ça sur le compte du volume d'alcool qui remplaçait mon sang et me téléguidait en direction de plans secrets de moi, il était bientôt l'heure de partir, pile au moment bien

sûr, où quelque chose d'intéressant gestationnait dans mon bide. Les angliches ont cette expression je crois « *my world turned upside down* » qui correspond assez bien à l'effet que la révélation du sexe véritable de mon agresseur m'a faite, soit un genre de second uppercut direct dans la mâchoire. Je me rassemblais intérieurement, quasi prête à partir, même un peu en avance, quitte à attendre un quart d'heure ma mère dehors sur le trottoir, quand je me rappelai soudain qu'il me fallait monter chercher mes affaires et mon manteau, déposés par Charlotte dans une pièce inconnue. Au hasard des portes, je m'aventurai dans la première qui s'offrait à moi, une large chambre à coucher et son lit double impeccable, vierge. Un parfum de lys embaumait la pièce, je le reconnus immédiatement pour la simple et bonne raison que je dois admettre que la mère de Charlotte a, si ce n'était le premier, toujours été un fantasme pour moi. À chaque apparition dans ma vie de cette femme mature mais superbement bien faite, je m'affolais, mon sang ne faisait qu'un tour, je rapetissais à vue d'œil, j'avais des bouffées de chaleur et redevais un animal idiot incapable d'articuler ou se comporter dignement. La mère de Charlotte s'appelait France, paradoxalement, car ce fut la seule que j'aimais, que je tolérais et qui me mettait dans tous mes états, me disais-je pour rigoler. Une femme d'une rare élégance dans une campagne bouseuse. Droite, campée fermement sur des talons hauts et engoncée dans des tenues impeccables, à mille bornes des autres matriarches du village ou des pépettes qui s'achetaient un style de femme fatale au Kiabi de la première ville venue. Ici, afin de compléter ma mise à nu intégrale, je peux vous avouer deux éléments :

- élément central de ma cosmogonie rêvée lesbienne, il est bien naturel que je me sois masturbée un grand nombre de fois dans des scénarios aussi simplets qu'improbables où France tenait le beau rôle, me reconnaissant et m'élisant parmi toutes les autres à ses jeux initiatiques sadiques, pervers et sexuels. À cette époque, je ne me souviens pas avoir jamais éprouvé de désir pour une fille de mon âge, mais toujours avoir ressenti de l'attraction pour les femmes plus matures, plus ou moins de l'âge de ma mère, de nos voisines, ses amies etc.
- si les pages d'une section lingerie d'un catalogue 3 Suisses ou La Redoute pouvaient être retrouvé sous l'oreiller du pubère à la voix mutante, cette découverte surprise, sous mon oreiller, laissa ma mère complètement perplexe. Je l'imaginai perdue au milieu d'explications semi-rassurantes qu'elle se donnait du genre « c'est normal qu'elle veuille devenir une femme et regarder comment on y parvient, à quoi cela ressemble » ou « c'est peut-être signe qu'elle veut changer et passer de la souillon à une jolie jeune fille attirante », car oui, en ce temps, j'étais très loin de ressembler à l'image qu'on attendait de moi, d'une jeune fille en fleur.

Aussi, ce n'est pas sans honte qu'après avoir pénétré dans cette chambre, j'ai lentement refermé la porte, et respiré profondément le parfum de cette femme, les draps où elle couchait,

caressé son oreiller, comme le ferait un psychopathe ou un tueur en série. J'étais transportée, l'euphorie me montait à la tête, chaque élément de la pièce était sujet à une observation accrue, une analyse profonde qui viendrait compléter le portrait imparfait que j'avais de cet être que j'avais tant de fois désiré et qui tout au plus ne me gratifiait que d'une salutation ou d'aimables questions relatives à ma santé (qui cachaient sans doute un intérêt démesuré pour ma personne ou des sous-entendus salaces que mon cerveau malade décelait à tout bout de champs). Chaque objet de cette pièce devenait un fétiche. Leur disposition une œuvre d'art insoupçonnée. J'étais enivrée et folle. Je pense aujourd'hui que j'agissais aussi librement parce que j'étais déchirée. Il me faut, pour vous écrire un portrait tout à fait sincère de moi, vous livrer et ainsi me délivrer je l'espère, d'un péché que j'ai longtemps tu, espéré oublier ou en être lavé. Je ne sais pas ce qui m'a pris au juste mais arrivée devant l'imposante commode qui faisait face au lit, sur laquelle un large miroir ovale était planté devant un parterre de bijoux et de crèmes épars, je me suis mise à ouvrir les tiroirs frénétiquement jusqu'à tomber sur ceux qui recelaient les sous-vêtements de cette femme. J'avais besoin de savoir, de voir, de toucher et rendre réel les secrets qui faisaient de cette femme au quotidien, la déesse que tout le comté adulait pour sa beauté froide comparée aux images de mes catalogues. Tout a dû se passer très rapidement, car comme devant un trésor, j'étais ébahie du spectacle que je voyais, dentelles fines, fleurs brodées, minuscules végétations intimes qui se frottaient à son buisson ardent, rouges d'automne, blanches de neige, mais noires comme la nuit discrète la plupart du temps. Je sortais ces pièces une à une avec autant de précaution et de respect que s'il s'agissait du Saint-Suaire. L'envers de cette femme m'était maintenant révélé et sciait à l'image que je m'en faisais : délicate, coquette et raffinée. J'entendis tout à coup des pas dans l'escalier, alarmée qu'on puisse me trouver à fouiller dans les tiroirs d'une inconnue, je les refermais précipitamment, la porte de la chambre s'ouvrit quand j'eus à peine le temps de fourrer en un dernier geste un tissu restant sur le carreau dans une de mes poches innocentes. La pénombre de la chambre disparut en un éclair et Justine dans les bras de son mec dont le rouge à lèvres avait tristement coulé à force de baisers las apparurent sur le pas de la porte, surpris de me trouver là. Je m'excusais en bredouillant que j'étais trop bourrée et que je m'étais sans doute trompée de chambre, que je cherchais mon manteau et que si elle pouvait m'indiquer... Au fond, la porte du fond. Je passais devant eux rapidement, la tête basse, le larcin était effectué, j'espérais qu'elle n'avait rien vu, rien soupçonné, tandis que dans ma poche, un feu noir brûlait et avait tâché mes mains.

Fait n°15 : cette culotte en dentelle noire, légèrement échancrée sur les fesses, marque Aubade, fût pendant longtemps un objet de culte et de sexualisation pour moi. Longtemps, j'essayai de préserver son parfum original, en vain. J'ai fini par la porter en secret, peut-être

pour me projeter dans cette femme que je n'étais pas, puis pendant des journées entières, au collège, au lycée, prenant toujours garde à ce qu'on ne la découvre jamais, et la lavant à la main afin que ma mère ne se doute pas que j'eus dérobé quoique ce soit à quelqu'une. Il m'arrive encore de la mettre, non sans un souvenir ému, ou humide, pour la France que je connaissais.

Quelques pas plus tard, je finissais par pousser la porte du fond. Les mètres qui me séparaient d'elle, je les passais à revoir ce méfait, qui ne serait peut-être jamais découvert, du moins je l'espérais. J'avais honte. Je me regardais une fois de plus agir comme je l'avais fait, comme depuis le cône de vision d'une caméra de sécurité placée dans un coin de la chambre. Stupide, perverse, détraquée. Je n'avais rien prémédité et je devais cacher la culpabilité qui me teignait les joues car du couloir, j'entendais les succions du couple et leurs ricanements. Ils en auraient pour un moment, pensais-je, alors comment expliquer que je débarque en plein milieu de leurs ébats pour replacer une culotte malencontreusement tombée depuis le tiroir à lingerie de la mère de Charlotte à la poche de mon jean ? Il n'y avait pas de rédemption pour moi ici. J'allais devoir vivre avec ce larcin sur la conscience.

La pièce n'était pas grande, c'était une autre chambre où régnait un chaos obscur. Une seule lumière brillait à l'intérieur, au mur, plusieurs petites ampoules étaient fichées horizontalement dans un montant autour d'un miroir à la manière de ceux que l'on peut voir dans les loges de cinéma. Autant le dire comme je le ressentis alors : je fus foudroyée sur place. Je reconnus d'instinct les traits doux qui m'avaient percutés mais je les retrouvais dans un visage tout autre, moins fin, moins dégrossi et sensuel. La personne se démaquillait et me tournait presque complètement le dos, aussi elle ne me vit pas tout de suite tandis que je la scrutais dans le reflet de sa glace. Je n'arrivais pas à bouger, mon corps et ce que je portais sur moi pesaient une tonne. Sur le lit, un regard rapide m'aida à repérer ma veste en jean, posée à une paire de mètres, mais je n'osais bouger de peur d'interrompre ce moment de flottement parfait. En sourdine, je parvenais à distinguer la bouillie sonore du dernier succès radiophonique, Las Ketchup, diffusée par la chaîne hifi et repris en chœur par quelques filles, des dialogues creux et des rires enregistrés d'un nouvel épisode de cette fausse colocation américaine. Je les entendais se bidonner, d'autres se chamailler, des garçons réclamer un nouveau verre pour éteindre leur envie ardente de sexe ou endurer un peu plus cette fête. J'écoutais tout ça et je goûtais visuellement à un spectacle rare : celui qui consiste à défaire une œuvre d'art.

Dorian était le fils unique d'un notable du coin, l'ancien masseur et kinésithérapeute de France en fait, et c'est d'ailleurs comme ça qu'ils sont... rentrés en contact dirons-nous. L'histoire avait fait pas mal jaser dans tout le comté naturellement car à l'époque cet homme avait quitté sa

femme malade (qui recueillait toute la sympathie des commères des villages voisins mais n'en finirait pas moins par être enfermée en haute sécurité peu de temps après pour le restant de ses jours) pour une femme fatale détestée et jalousée, à peine veuve d'un mari mort durant des opérations militaires au Kosovo. Bien qu'ils ne vécussent pas ensemble, Dominique, le père de Dorian, prit intelligemment les devants de la mauvaise côte acquise par son placement à la croupe de France en déménageant son cabinet dans le centre sportif de l'importante équipe footballistique du département voisin. Ainsi, l'homme était aussi régulièrement en déplacement aux côtés des joueurs que requis soir et matin au centre d'entraînement durant la semaine et de fait, pour s'éviter une autoroute d'un peu plus d'une heure, fastidieuse et embouteillée, il découchait. Je ne l'ai croisé que peu de fois mais je savais que le père de Dorian était un fou de travail, un passionné. Dorian ne parlait que très rarement de lui, bien conscient de n'être dans sa vie qu'une sorte de charge logistique et économique à gérer au milieu d'une carrière professionnelle en plein essor. Il tâchait physiquement en sa présence d'être le plus discret possible et de manière générale à ne pas créer de remous. Ainsi, lorsque le couple s'est formé, France a proposé à Dominique que Dorian emménage chez elle pour qu'il ne soit pas trop seul à la maison, il était à peine plus âgé que sa fille, et son fils Roman, de quelques années son cadet, pouvait aussi devenir un compagnon de jeu. Nul doute que pour son père, cette proposition venant d'un si joli lot était une véritable aubaine.

Fait n° 24: J'ai mis un certain temps, et un certain nombre de relations en ont fait les frais, avant de découvrir que je détestais les hommes. Pas pour ce qu'ils étaient mais pour ce qu'ils pouvaient être, et la façon dont cela résonnait en moi et mes traumas.

Le reste de cette nuit m'apparait assez trouble pour avoir été dilué dans un élixir de rêve ou plusieurs doses d'un alcool aussi frelaté qu'aphrodisiaque. Ce que j'en sais et qui survit encore aujourd'hui dans ma mémoire, n'est peut-être que le produit de mon imagination, à la croisée des témoignages que j'ai pu entendre sur la fin de cette soirée et les éclats de ma propre expérience surnageant tels de petits icebergs sur l'océan de boisson que j'avais ingurgité. Dans un état transi de contemplation dissimulée, je fixais Dorian jusqu'à ce qu'il me remarque et alors, une conversation flou et surréelle s'articula entre la pestiférée de cette soirée et son fantôme de l'opéra.

Pourquoi tu me regardes fixement depuis plusieurs minutes comme une demeurée ?

C'est que... euh... je trouve ça très joli... très beau... comme moment.

Il rit très doucement, comme dans un souffle, et continue son œuvre. Sa perruque repose sur la table comme un vulgaire linge sale et emmêlé.

Pourquoi tu te démaquilles ?

Parce que je suis fatigué.

Fatigué ?

Oui fatigué d'être cette femme, ce semblant de femme alors que je ne suis même pas un homme, je ne suis rien... Absolument rien. Et bientôt du vide. Léger.

Pourquoi tu dis ça ?

T'es celle que j'ai bousculé dans la cuisine non ?

Oui.

Pardonne-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai eu honte de ma conduite et j'ai filé, je n'aurais pas du. Je réagis toujours comme ça, mal. Je t'ai remarqué à la soirée, tu paraissais seule et désespérée parmi toutes ces filles en folie.

Haha, oui, c'est à peu près ça.

Tu vois, je me sentais comme toi. C'est pas fou de se sentir si seul au milieu d'autant de personnes ? Viens, approche.

Il tapota le coin de lit sur lequel il
m'invitait à
m'asseoir
près de
lui.

Mes jambes tremblotaient comme celles des brebis malhabiles. Il fuma deux longues fois sur une cigarette posée dans un cendrier sur la table de maquillage où étaient posés une multitude de petites

crèmes et produits pour toutes les parties
du visage au milieu de petits pots de
peinture de toutes les couleurs.

Ce sont Charlotte et sa mère qui m'ont appris
tout ça. Maintenant j'y arrive à peu près tout
seul sauf l'eyeliner, mais avant, elles
s'amusaient à me maquiller le soir, comme ça,
parfois. Et ça ne me dérangeait pas. C'est
comme, ne plus être soi, devenir une poupée
ou une tête à coiffer, laisser ses problèmes à la
porte et choisir qui on veut devenir. T'en
veux ?

Il me proposait sa cigarette et devant
mon hésitation il rempila :

C'est mon deuxième secret. Enfin... c'est celui
de mon oncle, pour être exact. Le frère de mon
père est un artiste, ils ne s'aiment pas mais la
dernière fois que je l'ai vu il m'a donné
quelques grammes de ça, pour me détendre, ça
se fume, c'est une drôle d'expérience, tu ne
vois plus le monde comme il est... c'est... assez
intéressant. Si tu veux essayer, c'est là pour toi.

*Fait n°27 : je n'avais jamais fumé ou mis de cigarette à mes lèvres
avant ce soir-là. Manque de pot, celle-ci était magique, piégée.*

Dorian me fascinait. Ses gestes étaient précis. Ses mains ne cherchaient jamais longtemps ce qu'il lui restait à faire. Petit à petit, la peinture qui lui recouvrait le visage s'écaillait et laissait place à ce qu'il était vraiment, son teint naturel, sa peau légèrement abimée. Je savais qu'il aurait bientôt fini mais je ne voulais pas que ce moment s'arrête. J'avais l'impression qu'on avait tant à se dire tous les deux qu'il était si dur et si terrible de commencer par un sujet en particulier, car je savais que le temps nous était compté. J'avais peur de ma banalité, qu'il me prenne pour une gosse, une gamine qui joue au football seule dans son jardin et se fait ses propres passes avant d'aller rejoindre ses voisins dans leur cabane de paille et imaginer avec eux des aventures fantastiques dans les fossés des champs adjacents. C'est ce que j'étais, après tout. Je me saisis du joint, pour me et lui prouver le

contraire, et je tirais deux grosses lattes comme il l'avait fait. Dorian me conseilla de bien garder la fumée en moi avant de la recracher lentement. Au bout de cinq minutes, j'étais enseveli sous la montagne de vestes qui restaient sur le lit. J'étais le terreau sur lequel poussaient tous ces monts, incapable d'un quelconque mouvement, et pourtant si fertile. Mes idées partaient en tout sens, en non-sens. C'était comme si quelqu'un avait éteint le circuit RAISON/LOGIQUE de ma tête en même temps que le compteur général MOTRICITÉ. Un fluide unique semblait à l'oeuvre en moi, parcourait mon corps et vibrait dans ses infimes canaux tel un carburant, j'étais aussi petite qu'un rouage au sein d'un immense mécanisme mais la contrainte ne m'angoissait pas, je sentais que j'avais ma place dans celui-ci, une petite partie d'un tout rassurant. Une voix venue de l'espace résonnait dans chacun de mes os :

Je suis la montagne
et je suis toute autre chose
Je suis la montagne et chaque chemin qui y conduit
chaque sentier qui mène à son sommet
Je suis la brume qui la cache et les cervidés
La mousse et les petits cailloux qui crissent sous les semelles du chasseur
les crottes qu'il renifle
les traces de patte qu'il piste
c'est moi
les fleurs, les fougères, les sangliers
les amas rocheux d'un million d'années
le soleil et les lézards sur le marbre rose
ceux qui se dorment le cul et ceux qui ont trop chaud
Je suis la rosée qui pèse sur les feuilles
une montagne
et sa robe verte de pins
de la neige jamais éternelle
un lac secret
des grottes intestines et souterraines
Je suis les stalagmites et la randonnée
L'objectif et les coordonnées
Je suis la montagne
le sable, la pierre et la poussière
et tout ce qui en est

tout ce qui est et tout ce qui vit

Je suis la montagne

et toi Dorian

qu'est-ce que tu veux être ?

Un garçon

ou

une fille

Ma mère n'apprécia pas vraiment d'aller chercher sa fille unique en état de déchet notoire, incapable de se camper sur ses deux poteaux pour sortir dignement de la maison de Charlotte. Toutes savaient que j'avais bu plus qu'aucune d'elles, mais de là à ne plus savoir mettre un pied devant l'autre ? Le lendemain, encore vaseuse et fébrile, ma mère – grâce lui soit rendue – m'épargna un quelconque interrogatoire ou une morale de son cru, supputant qu'il était bien inutile de remuer le couteau dans la plaie récente qu'elle s'imaginait exister (alors que je me foutais bien de ne plus être invitée aux soirées de la clique de Charlotte, même si maintenant elles eussent pu me permettre d'y recroiser Dorian). Il ne se passa pas longtemps avant que je ne le revois. Dorian travaillait tout l'été dans une ferme du village. L'idée de son père était que si on connaissait tout jeune le travail manuel, on comprendrait rapidement qu'il faut par tous les moyens éviter de tomber dedans par la suite de notre carrière professionnelle, et ainsi chaque été depuis qu'il était en âge de « se rendre utile », Dorian était employé contre un salaire qui tenait plus de l'euro symbolique que d'un petit boulot saisonnier dans un domaine différent. Cet été 2002, je le passais une nouvelle fois à défricher, retourner, nettoyer le jardin de ma grand-mère. Nous vivions ensemble pour deux mois, je travaillais seule la plupart du temps pendant qu'elle rangeait sa maison, faisait les commissions ou à manger, seulement des plats que je lui demandais (cela faisait parti de notre marché et c'était mon seul avantage). Comme il faisait souvent très chaud, je commençais très tôt, vers six heures. J'enfilais rapidement par dessus un débardeur crème et crasseux une salopette bleue trop grande ayant appartenue à un grand-père que je n'avais jamais connu, et je me mettais à bêcher. Vers huit heures ma grand-mère m'appelait pour le petit déjeuner et m'expliquait la liste de tâches du jour qu'elle avait dressée pendant sa nuit sans sommeil. Elle passait ensuite le jardin en revue comme un officier le ferait de ses troupes avec une bleusaille de lieutenant en visite, puis me laissait à mes activités. Elle ne revenait que le soir, constater l'avancée des travaux de son employée stagiaire, ne me prêtant main forte qu'à la tombée de la chaleur, pour l'épisode journalier d'arrosage impliquant d'immenses et pesants engins en plastique vert kaki. La force physique qu'elle déployait pour porter ces arrosoirs m'impressionnait. Le reste du jour, j'avais toujours l'impression qu'elle se trainait et en faisait le moins possible, sans doute, finissais-je par me dire, se préserve-t-elle pour les dizaines de litres de flotte à porter ce soir.

Je ne pensais pas tirer beaucoup de bénéfices de ces vacances-travail. L'été 2002 fut le

pénultième passé à ses côtés avant que je ne sois affecté à d'autres activités, ailleurs, mais j'y reviendrai. Bien que je mangeasse à ma faim et des plats cuisinés que j'affectionnais, je dois dire que mon seul réconfort, cet été-là, se matérialisa dans le passage quotidien de Dorian derrière les haies, allant et revenant d'un boulot aussi harassant que le mien. Nous étions semblables à deux chevaux de trait qui conversaient chacun depuis leur pâture. Qu'est-ce qu'on t'a fait faire à toi aujourd'hui ? Moi j'ai du retourner toute cette parcelle, toute seule ! Et j'ai pas fini ! Naturellement, Dorian et moi conversions plus longtemps en fin de journée, après un salut timide au petit matin, les yeux encore scellés de fatigue. Et de là, ma grand-mère me rappelait à ma basse condition, vérifiant avec moi que mes tâches fussent bien accomplies avant de passer à l'épisode quotidien de l'arrosage.

L'été 2002 fit son temps. Dorian m'invita à une partie de pêche autour de l'étang de son oncle. Un soir nous montâmes en haut du château d'eau tous les deux, admirer le coucher de ce bon vieux disque solaire que l'on confondait avec les chips que nous échangeions. Même ma mère et ma grand-mère voyaient plutôt d'un bon œil ma nouvelle fréquentation de ce garçon calme et sans histoire, à peine plus âgé que moi. Malgré cela, je suppose qu'elle s'imaginait des choses pendant mes absences nocturnes, puisque peu de temps avant la rentrée, un soir où je dormais chez elle et où elle m'apparut plus soucieuse que de coutume, ma mère vint s'asseoir auprès de mon lit, l'air embarrassé. Ça se passe bien avec Dorian n'est-ce pas ? Il est gentil avec toi ? C'est ton amoureux en quelque sorte ? Dorian n'avait jamais tenté quoique ce soit envers moi. Ce qui était vexant d'une certaine manière. Cela me rendait confuse car lui me confondait. Je pense que c'était la première fois où un garçon... me plaisait réellement pour l'être qu'il était puisqu'il n'essayait pas par tous ses moyens de me l'imposer. Bien, ma fille, je ne sais pas où vous en êtes tous les deux, mais certaines choses peuvent aller très vite entre un ado et une fille, alors autant que je te prévienne.

Fait n°35 : à ce moment, je repensai à ma première sodomie. À ma première fois tout court, en fait. Pauvre maman.

Ma mère m'expliqua avec une voix inhabituellement hésitante et ses mots délicatement choisis la vérité toute crue : celle que les femmes doivent en général plutôt répondre au désir des hommes, bien écarter les jambes pour qu'ils fassent leur affaire. Parfois ça ne sera pas agréable, mais la vie n'est toujours une partie de plaisir. Mais parfois ça en sera aussi bien sûr, me réconforta-t-elle. Elle ne le dit pas de cette manière précise, mais ce soir-là, ma mère ne se douta pas que sa fille chérie à qui elle parlait n'était déjà plus ce qu'elle pensait être : une candide petite vierge intouchée. Moi, perturbée cette nuit-là, je pensais à Dorian, à ce qu'il pouvait être, comment il était, déshabillé, nu, à mes côtés, doux, maigre mais grand, pieds dépassant du lit, étaient-ils poilus ? simulant ses lentes caresses langoureuses le long de mes hanches et de mémoire de femme, je crois

que pour la première, un peu plus tard, je rêvais d'une pine sous son torse imberbe et son mascara.

Fait n°42 : je ne sais plus à quel sein me vouer.

La rentrée envoya Dorian en internat, dans la ville où travaillait son père, et très rapidement je restais sans aucune de nouvelle de lui.

Chaque matin, le bus qui m'emmenait au village voisin en compagnie de mes camarades en direction du pénitencier passait devant chez France et un seul détail attirait mon attention : la brillante absence de la Merco Benz ciel gris de Dominique. Je l'appris plus tard des lèvres de Charlotte en laissant trainer mes oreilles : Dominique était parti, Dorian s'était probablement volatilisé avec lui, la Merco fut rapidement remplacée par un quatre quatre, et le mystère éclairci laissa place à de sombres nuages dans mes pensées. Cette année scolaire, je la passais résolument esseulée, loin des troubles adolescents et de leurs turgescences.

Fait n°48 : le proverbe dit parfois vrai « mieux vaut être seule que mal accompagnée »

L'été 2003 fût celui de la canicule, qui emporta ma grand-mère. Je travaillais d'arrache pied comme à l'accoutumée sous le cagnard et elle, m'invectivait depuis sa fenêtre, comme quoi j'avais du sang italien (puisque'elle était née avant la première guerre à Syracuse, sur l'île de Sicile, qu'elle y avait rencontré un soldat français de passage qui daigna – ou fût forcé, l'histoire ne le dit pas – l'emporter dans ses bagages), et que la chaleur coulait donc dans mes veines, que j'étais proprement la chaleur de cette terre. Aucun risque qu'elle, de son côté, n'attrape le moindre coup de chaud, sauf peut-être à bouillir de voir que mes travaux n'avançassent pas à la vitesse voulue, notamment du fait de mes fréquentes pauses destinées à m'hydrater au pied et à l'ombre d'un pommier. Avant le générique de fin, il y eut un bref et pitoyable épisode au titre d'un mariage dans la famille, celui d'une cousine de ma mère. C'était sans doute le premier d'une longue liste de ma vie de (jeune) adulte, et j'angoissais de retrouver toute cette famille qui parle fort et en fait des caisses pour mieux tirer sur l'ambulance la nuit tombée. J'angoissais aussi parce que de tels événements vous claquent votre solitude sur les deux joues et vous rappelle que vous êtes insignifiante, que vous n'aurez que du mal à croiser la route d'un peu de pitié pour votre âme, quelques semaines, quelques mois, le temps d'une historiette. J'angoissais parce que toute ma famille, et les autres invités, feraient des plans sur ma croissance et mon futur tout tracé vu la tronche boutonneuse et le physique que je me tapais. J'angoissais enfin de retrouver ce cousin éloigné, faussement ténébreux, faussement médecin, lui le premier qui m'avait convaincu de céder à ses avances, et de me laisser tripoter quand

nous étions à peine pubères. Nous ne l'avons jamais oublié et son petit clin d'oeil salace depuis le banc de l'église me confirma en un instant que toute cette cérémonie serait loooooooooongue à supporter. Je pensais ne pas céder et m'en tenir à mes principes mais en vérité je n'avais même pas ça pour moi. Ni l'orgueil ni la fierté. Rapidement bourrée histoire de faire passer le disque plus vite, il n'eut qu'à me pencher pour me baiser. Ce fut la dernière fois, je me le promettais tandis qu'il jouissait, seule dans mon coin, et lui, seul dans mon cul.

Comment ma grand-mère a-t-elle rendu sa carte ? Je dois dire que j'ai toujours plus ou moins connu ma Nonna avec une clope au bec et sa voix éraillée baragouiner un français trop ensoleillé pour ne pas trahir son pays de cœur. Début août, après des années à fumer impunément, le bon Dieu lui boucha les bronches, lui provoqua des maux dans la poitrine, des essoufflements chroniques, et surtout des quintes de toux terribles. Il fallut que ma mère et son frère interviennent et conduisent ma grand-mère chez le médecin, manu militari, trois semaines après les débuts tonitruants de ma Nonna dans la maladie (domaine duquel elle s'était toujours tenue à respectueuse distance jusqu'alors). Verdict ? Trachéite trop avancée, ventilation du larynx perturbée : potentiel danger. Réponse ? Opération d'urgence, on trachéotomise par ci et on lui demande de gentiment délaissier son paquet de fumée quotidienne, si elle ne veut pas en devenir trop rapidement elle aussi, de la cendre. Tout semblait se passer au mieux. Mon oncle Angelo, pizzaïolo ayant tout appris de Nonna, venait la voir une fois par semaine et ma mère lui avait promis que je continuerai à m'occuper du jardin potager, l'ingrate. L'été 2003, je n'avais plus de Dorian, plus d'entrain, plus de grand-mère, plus aucune raison de travailler correctement. Je me laissais aller, chavirer doucement. Ce fut, je crois, la période que choisit mon corps pour lui aussi, dériver. Brutalement, il décida la fin de ma croissance, de ma transformation. Mes seins qui jusqu'à maintenant prenaient du volume et une forme voluptueuse commencèrent à s'affaïsser, me peser. Et tout mon corps suivit le mouvement. Je devins un entre-deux dur à accepter, une chimère. Je connaissais à me haïr. Mes fesses molles. Mon ventre bedonnant. Mes joues flasques. Mon sourire me répugnait. Je n'étais rien, ni belle, ni laide. Juste... insipide, transparente et un peu dégoûtante.

Les semaines qui suivirent l'hospitalisation de ma grand-mère, je les passais dans un désespoir que je n'avais jamais connu auparavant. À qui pourrais-je bien plaire avec ce physique là ? Me promenant en ville, je sentais les regards se détourner de moi. Étais-je si révoltante ? J'eus bientôt honte de sortir. Je pensais que tout le monde complotait contre moi, blaguait dans mon dos, se poussait du coude pour se passer le mot. Avec mon oncle Angelo, nous avions pris l'habitude de manger ensemble dans la chambre de ma Nonna, tous les dimanche midi, histoire de communier, ou tout comme pour nous autres. Le Seigneur donne et le Seigneur reprend. Dans les derniers jours d'août, la sortie de l'établissement en vue, ma grand-mère trouva le moyen de grignoter une croûte d'une pizza de son fils chéri, qu'elle avait gardé, encas où. Elle mourut seule, en quelques minutes,

étouffée. Un morceau lui était resté en travers de la gorge, et mon oncle Angelo ne digéra jamais d'avoir été le bras armé du diable qui prendrait sa maman. Le pauvre a fondu en larmes le jour où on a enfourné sa propre mère dans le four crématoire. Aussi pathétique que symbolique, c'était comme s'il cuisait sa dernière pizza. Quelques temps plus tard, il retournait au pays avec ses restes, devint berger et finit sa vie seul, au milieu de ses brebis, pendu à un arbre de Sicile. Un citronnier, le fruit préféré de sa mère, comme quoi il n'y a pas de hasard.

Fait n°59 : les brebis ne sont certes pas des animaux intelligents mais cette fois, cela a pu les sauver. Réputées pour suivre leur meneur comme les moutons, elles n'ont tout de même pas poussé le bouchon jusqu'à se pendre toutes à la suite de mon oncle Angelo.

Un petit saut dans le temps doit être opéré pour le bien de cette histoire. Ma quinzième et seizième année furent allouées à la découverte de mon autre sexualité – celle qu'à la fois je désirais et que je repoussais inlassablement – et mon entrée dans la cour des grands, le lycée, avec sa profusion d'élèves brassés et ses soirées, facilitant les rencontres, vous évitant aisément de les recroiser. Je fis partie d'un club très secret voire interdit, celui des filles qui se regardent avec honte mais désir, des yeux plein d'un espoir interrogateur, demandant muettement à celle qui nous rend nos regards si elle en est aussi. Et quand je rencontrais une des nôtres, rapidement je finissais par lui demander quels membres avait-elle coopté. J'avais soif de trouver des épaules sur lesquelles m'appuyer, enfin des personnes avec qui parler, qui comprendraient ce que je gardais enfoui en moi.

Tout changea le jour de ma rentrée en première. Maman avait rencontré un type, son boulot d'institut' lui donnait l'opportunité de changer d'école et de se rapprocher de ce dernier, que je regardais d'un œil mauvais, toujours méfiante envers ce qui pouvait bouleverser mon équilibre précaire, d'autant plus a fortiori s'il s'agissait d'un homme. Elle disait penser à mes études, mon avenir, la campagne était un trou dans lequel on pouvait se perdre ou s'enterrer, alors elle me proposait une solution où tout le monde y gagnerait. En fait, je n'avais pas vraiment mon mot à dire, car ses explications tenaient plus d'une notification orale pour sa bonne conscience que d'une véritable consultation, donc, quittant ma cambrousse, Emile et Louis qui depuis longtemps m'avaient renié de leur bande de forbans depuis que je pissais régulièrement du sang et qu'on m'épilait le poil des jambes (ce qui ne leur arrivait pas à eux), je m'installais en ville, la grande ville, et entrais en classe dans ce nouveau lycée où tout était à refaire. Il ne se passa pas une semaine avant qu'un nouvel élève arriva brusquement, c'était en cours de philosophie. La salle était plus longue que large, notre effectif réduit du fait que déjà à l'époque plus personne ne lisait de bouquin et quand la porte s'ouvrit pour délivrer le nouvel entrant dans l'arène, introduit par le principal au

professeur qui nous expliquait à ce moment précis les tenants et aboutissants de sa matière, un grand maigre, cheveux noirs luisants d'une vingtaine de centimètres, balayés en arrière dans une quantité non négligeable d'une gomina style Pento de grand-papa se tint devant nous. Vêtu d'une chemise blanche à fines bandes et au col légèrement entrouvert, d'un jean bleu et de chaussures de cuir pointues et cirées, tenant à la main un cartable de cuir comme un de ceux qu'on aurait piqué à un professeur, Dorian fit son entrée dans cette classe sans me reconnaître. J'étais sidérée de le voir apparaître. Il était maladroit, mal à l'aise, remerciait avec gêne et politesse l'entrée qu'on lui faisait dans cette pièce, il avait perceptiblement changé.

Fait n°73 : j'éprouve toujours de la culpabilité. Lorsque quelqu'un ne me répond pas rapidement, qu'il m'ignore (selon mon point de vue), je me demande immédiatement ce que j'ai pu dire ou faire pour causer cette réaction. Comme si tout était de ma faute, que ce que j'étais était la définition même de ce qui provoque la culpabilité et la honte.

Ce n'est qu'à la pause déjeuner que je me suis approchée de lui. Naturellement, lorsque je suis arrivée à sa hauteur, Dorian a émergé de son brouillard, comme s'il sortait la tête de l'eau. Soudain ses traits me redevinrent plus familiers, son visage s'assouplit, et je retrouvais celui que j'avais perdu un an et demi plus tôt. Nous sommes descendus au supermarché acheter notre repas : de simples sandwichs triangle et quelques chips salées. Dorian a embarqué une énorme canette de bière pour lui et glissé deux ou trois tablettes de chocolat sous sa ceinture. Tu vas vraiment boire un litre de cette pisse à dix degrés ? lui demandais-je, mais ça n'était pas tout. Installés sur le banc du parc où nous avons décidés de nous poser, il se mit à rouler deux joints. Le deuxième est moins chargé, ce sera pour toi. Ses yeux brillaient sous le soleil de septembre, ses mains trahissaient l'habitude que j'avais connue et observée par le passé dans un autre domaine, le maquillage. Elles volaient, inquiètes et rapides à leurs gestes rituels. Il scella d'un coup de langue professionnel les sticks et sortit son briquet pour les allumer. Je reprenais ma place dans son monde.

Je ne peux pas dire combien de fois nous passâmes nos midis sur ce banc tranquille, un peu en retrait d'un parc peu fréquenté pour sa ruine. Ni combien de fois nous fûmes rejoints par d'autres de ses amis qui fumaient et partageaient avec nous leur weed. Nous finissions presque toujours religieusement par une soufflette afin de nous retourner complètement la tête, se redonner courage pour les cours à venir : Dorian s'approchait de moi, le mégot à la bouche, couvrait mon visage de ses mains, et nous célébrions tous les deux notre amitié de la sorte, tandis que j'inhalais et gardais au maximum sa fumée en moi, la matraque s'abattant à l'intérieur de ma boîte crânienne sans finir

d'en faire trembler les parois. Ce dont je me souviens de ce temps doré, ce sont par exemple les soirées du vendredi ou du samedi, dans une nouvelle maison dont nous étions systématiquement bannis après chacun de nos passages, où comme des tornades, entre dévastation, alcool et tout ce qui nous tombait sous la main ou la langue, nous nous démontions la tête avec ses potes jusqu'à en tomber raides stupides et inconscients. Il y eut des moments que même toutes ces quantités de drogue ne parvinrent pas à effacer de nos mémoires : un des siens qui passait à travers la baie vitrée d'une véranda, couvert de sang mais persuadé que la véritable porte était ouverte ; des concours puérils de gamins mettant feu à leurs pets au milieu d'un salon rempli d'inconnus scandalisés, ou pissant et chiant par la fenêtre d'un immeuble en tentant de toucher les passants en contrebas ; des conversations sérieuses avec des objets inanimés à l'image de masques caricaturaux ou d'un squelette anatomique entier, genre « Oscar », qu'un pote tenait sur ses genoux et caressait comme sa propre gonzesse ; de multiples vols aussi extraordinaires que sans valeur ou un appartement entièrement déménagé en une nuit : la première partie étant consacrée à la défonce et l'autre à tout jeter par la fenêtre en kit, télé, fauteuil, lit et couteaux de cuisine, au grand damn des riverains qui appelèrent rapidement les flics. Il y eut aussi les après-midi en classe que nous passions dans un délire absolument éclaté et distordu, affalés sur nos tables à ricaner à la moindre hallucination auditive ou visuelle. J'essayais de suivre, comprendre comment ce que j'entendais pouvait être désynchronisé de ce que je voyais et Dorian, affalé sur sa table de son côté, dessinait beaucoup quand il était défoncé. Penché imperturbablement sur sa feuille de papier, son stylo gribouillait d'une manière quasi automatique des visages tristes, des pointillés et des formes qui tenaient plus de ceux d'un enfant en primaire que d'un jeune adulte. Il y a eu cette fois, où la professeure d'allemand eut la fâcheuse idée de le surprendre en le questionnant sur un cours auquel il assistait physiquement mais dont son esprit vagabondait à deux galaxies de là. Assistant à la scène, je riais sous cape en rétrécissant à l'échelle d'une petite souris trop maligne. Examinant ses dessins, elle lui demanda dans la langue voisine si tout allait bien pour lui, mais Dorian mit une bonne minute à réaliser qu'on s'adressait à lui et non à travers lui, derrière lui (il n'y avait personne d'autre que le mur du fond). Il commença à transpirer abondamment et bafouilla une tentative de réponse sur un lointain souvenir évadé du cours qu'elle tentait de tenir face à l'hilarité d'une classe qui n'était pas dupe sur l'altitude du voyage de cette grande perche dégingandée qui nous gratifiait, bon prince, d'un fou rire de plus.

Mais comme je l'ai dit, Dorian avait changé. Si son niveau, ses notes, son attention, tout semblait de manière alarmante, même ce qui m'attirait en lui, son être délicat, sa manière si unique de réagir et s'exprimer, semblaient fondre au fur et à mesure qu'il partait en fumée. Je n'eus pas le courage de m'y attaquer, préférant partager le sort de mon compagnon d'infortune que de l'en sortir, sachant depuis le départ de notre histoire, que notre temps ensemble était compté. Il n'y eut pas

longtemps avant que j'apprenne la récente mort de son père dans un accident de voiture en revenant d'un match, percuté par un supporter ivre de joie. Dorian vivait depuis quelques mois avec son oncle, un musicien déluré qui ne s'occupait pas plus de lui-même que de son neveu. Si je ne crois pas en Dieu pour un sou, et encore moins sobre, voici tout de même un véritable miracle parce que cette année passée en apnée dans ce lycée privé, c'est difficile à croire mais nous ne fumes (alors que nous fumâmes tant) ni expulsés ni convoqués pour nos conduites suspectes ou potentielles consommations illicites. Plus encore, nous passâmes en classe supérieure raflant tous les suffrages de la médiocrité, à la seule condition que ce fut ailleurs, écrivait expressément le directeur.

Été 2004. L'Euro est passé, remporté par une équipe de Grèce qui a déjoué les pronostics et les bleus en quart de finale avant de se hisser au sommet du podium face aux organisateurs portugais. Je garde un œil distant sur les matchs car l'Italie a encore été décevante. Ma mère qui s'inquiétait que sa fille n'eut pas beaucoup de fréquentations depuis son déménagement forcé, retrouva avec grand plaisir (dois-je même dire soulagement ?) Dorian. Avec la mort de ma grand-mère, la vente de sa maison et l'été approchant, Dorian et moi en profitâmes pour soumettre à maman divers plans de petits travaux estivaux afin de gagner un peu d'argent. Elle accueillit le projet avec enthousiasme, ne se doutant pas un seul instant que ces fonds finiraient en cendres et en défonce, et c'est son copain Régis qui nous proposa nos premiers emplois de la saison dans sa boîte de BTP. Il déchantait au bout d'une petite semaine, trouvant ses deux nouvelles recrues mouluées, en pause fumette derrière le chantier avant la pause café de 8 heures, cela expliqua d'un coup pour lui notre lenteur et notre désœuvrement général face à l'ouvrage. Régis voulut s'éviter d'inutiles tracasseries et nous proposa un deal : aucun salaire pour cette semaine, aller voir ailleurs, et il se garderait de tout raconter à ma mère. Nous partîmes comme nous étions venus puis écumâmes les petites annonces. Une semaine nous faisons des inventaires de nuit dans des supermarchés, l'autre nous ramassions des pommes dans un verger. L'emploi que nous gardâmes le plus longtemps fut celui qui consistait à creuser des fosses dans les cimetières communaux de deux villes voisines. Si nous ne sortions pas de débauche les yeux transis quand nous enfilions nos bleus de travail, un camarade finissait toujours par pointer le bout de son nez avec des remontants : une bouteille opaquement savamment dosée et un ou deux traits de kétamine, de cocaïne ou de speed, ainsi, la journée et le labeur s'effaçaient plus vite à nos yeux. Grâce à ses amis, je découvris à seize ans non seulement une large partie des drogues existantes dans ce monde, mais aussi un milieu en apparence sécurisant où chacun veillait à ce que la démenche et le trip de l'autre ne le conduise pas à la chute fatale. Bien entendu, il y eut quand même des accidents. Des diarrhées incontrôlées sur un rebord de fenêtre pendant une soirée mondaine ou un paillason nous promettant la bienvenue dans un logis, des vomis sur les resplendissants canapés en cuir de nos hôtes, de petits accidents de voiture ou des sorties de route, des mauvais trips et des bagarres au moment où tous nos membres se liquéfiaient,

des points de suture, des plaies béantes et ensanglantées, aussi bien que des nuits disparues et des disparitions inexplicables. J'entrais dans cette bande et avec grâce dans mes premières rave parties.

Fait n°89 : il y a peu de choses semblables à l'excitation générée par une montée d'acide à l'arrière d'une bagnole où tous nous discutons de notre interprétation des vagues indications pour trouver la prochaine free party. On finit par entendre le tonnerre gronder au rythme des kicks et des basses, résonner dans notre cage thoracique, les spots de lumières découvrent le parking improvisé bondé, les herbes hautes et la boue des marais, on se prend une dernière dose avant de s'évaporer au son de la techno.

Acid

acid

acid

acid

music

music

music

music

has nothing to do with the drugs...

quelle douce ironie au pays sans limites.

Avec les rave, puis les free parties, je découvre des espaces de liberté insoupçonnés. Tout le monde est si préoccupé par sa façon de tenir sa perche qu'il en oublie de me regarder ou de me juger comme le feraient les *normies*. Tellement fracassé qu'il n'est plus à même de se poser les questions que lui transmet son cerveau. La connexion est interrompue, le modem sonne et ne décode plus rien. Nous entrons le vendredi soir après un repas sommaire et quelques traces avant de repartir le dimanche après-midi, pour assister au traditionnel café-digeo dans nos familles respectives, les pupilles dilatées, tremblants, puants, couverts de terre et crottés jusqu'aux genoux, un sourire imbécile et niais impossible à décrocher de nos tronches faisant face au déni de nos parents sur nos véritables agissements. Oui, on a un peu fait la fête hier soir. J'y découvre aussi la répression policière qui préfère courir après des junkies froc sur les chevilles sortis d'un buisson plutôt que d'attraper des dealers de région parisienne qui ont ouvert leur petit commerce dans le coffre de leur

Mercedes. J'y découvre la MD, une pilule qui monte comme une vague brusquement en toi et te donne envie d'aimer la terre entière, les ecsta, les buvards et des champis que je croyais ramassés dans un bosquet pas loin. J'y découvre un remix house puissant de Patrick Coutin (une chanson que ma mère adorait), le son de la techno, de la trance, de l'acid et de la jungle, j'évite les scènes hardcore, hardstyle trop binaires et violentes, leur public décérébré en phase finale de trip. Tout le monde danse et quand la musique finit, tout s'évanouit.

*Fait n°96 : J'aime regarder les filles qui marchent sur la plage
leur poitrine gonflée par le désir de vivre
leurs yeux qui se détournent quand tu les regardes*

Un matin, en plein milieu du champs ravagé par les teufeurs, c'est la descente. Je réalise froidement, comme si j'avais reçu un sot d'eau sur la tête au réveil, que tous ceux qui m'entourent pensent communier en harmonie les uns avec les autres, au même rythme, mais en fait chacun est tellement absorbé, enfermé derrière les barreaux de son propre trip qu'il est enfoncé dans sa petite cellule individuelle, d'un énorme édifice bâti par la drogue, une prison qui accepte ses membres qu'importe le motif, d'où qu'ils viennent et quoiqu'ils fassent, mais qui convertit petit à petit leurs murs en fenêtres auxquelles ils butent sans le savoir ou le sentir, tout en s'agitant sur place comme des singes, en se pensant libres. Je cherche quelque chose auquel me rattacher, une seule chose me vient à l'esprit, Dorian, désespérément, et je finis par le retrouver près d'une de nos deux voitures à avaler une nouvelle dose avec l'Alchimiste. Il est parti, je m'allonge sur la banquette arrière de la Polo et je pleure, priant qu'un jour je me délivre de ma malédiction d'être ce que je suis. J'ai l'horrible impression d'être trop lucide, mais peut-être est-ce juste un retour d'acide.

Fait n°103 : l'Alchimiste est le surnom donné à Abdel, un jeune universitaire marocain émigré, un peu plus âgé que nous et spécialisé en biochimie. Il n'a pas mis très longtemps avant de déclarer vouloir devenir toxicologue (au grand dam de ses parents restés au pays) mais pour mieux approcher et comprendre leurs actifs récréatifs (au grand dam de ses professeurs). Avec son rôle de gourou ou de scientifique dans notre bande, non seulement il créait quelques échantillons de synthèse d'une pureté remarquable mais il nous concoctait aussi des « carnets de vol » pour chaque soirée ou weekend festif, afin d'optimiser notre endurance et nos trips.

Après ça, cet été enflammé se transforma petit à petit en ses dernières petites braises incandescentes. Je revois les gars une paire de fois, pensant que mon épiphanie n'était peut-être qu'un bide ou un bad trip. Je tire sur quelques joints pour ne pas paraître trop absente mais ce qui me saisit à la gorge c'est le vide.

Le vide de ces relations.

Le vide que crée ces pratiques.

Le vide qu'on comble à force de fumer, chercher des cachetons, réunir de l'argent, trouver un plan, une soirée, s'y rendre, tiens je vais en rouler un nouveau, trouver un peu de tabac, un briquet, dans une chaussette la boulette à effriter, en racheter, tout cela fait passer le temps, le dilate, l'embrume, l'embrouille et le rend moins pénible, moins lourd ou pesant, parce que ce shit est bon, c'est vrai. Mais je regarde ces gars, je les écoute, et je suis prise d'une immense pitié pour eux et ce qu'ils vivent, ou pensent vivre, et pour moi qui les juge ou accepte de les voir vivre.

Dorian est presque devenu mutique. Nos seules interactions sont de vagues regards et quelques sourires complices qui m'apparaissent à moi d'une mélancolie sans limite parce qu'ils ne sont plus que l'écho de ce que nous avons été. Comme s'il voulait me parler, qu'il voulait ressusciter par là des souvenirs, des discussions passionnées qu'on a partagées des centaines de fois. Je me pose face à lui. Je le questionne. J'insiste. Dorian est gêné, si si ça va, t'inquiète, tranquille, entre deux bouffées et un petit rire nerveux, stupide, ça va je te dis. Je le regarde, le supplie et cherche ses yeux fuyants que rien n'arrête, alors je me demande si j'existe encore pour lui et si je ne suis pas devenue une silhouette de plus de son monde fantôme.

Fait n°122 : après un an et demi à endormir ma libido à force de psychotropes, elle revient au galop et je ne sais comment la contenir.

La rentrée est annoncée. Ma mère s'est débrouillée pour me trouver un nouveau lycée et n'a pas trop insisté pour me demander les raisons précises de mon limogeage du précédent. Je devrais la remercier pour ça mais je ne me rends pas tout à fait compte de ce qu'elle fait pour moi car tout s'est passé de la manière la plus docile pour moi autour de ce sujet, comme si on voulait m'atténuer les circonstances d'un décès et en gérer à ma place les formalités. Les derniers jours de l'été nous les passons ensemble, au lac, à nous baigner, avec Régis qui me fixe droit dans les yeux plusieurs longues secondes pour se rassurer au compte de mes fréquentations et ma consommation. Je ne tremble pas, je ne l'évite pas, je suis presque apaisée. Un après-midi, nous marchons dans la rue commerçante pour visiter quelques boutiques de fringues, histoire – puisque ma mère le souhaite si ardemment – de rafraîchir ma garde-robe, et même si je n'y prends aucun goût, ma mère me laisse bien entendre qu'il s'agit pour nous deux d'un moment privilégié de communion où chacune, par sa

tenue, va exprimer dans sa façon de se présenter, d'une façon ou d'une autre, son soi profond non ? Je le lui accorde. Elle me reproche de n'acheter que des vêtements gris, noir ou ternes. Si je suis triste ? Endeuillée ? Pas spécialement non, je souhaite juste ne pas me faire remarquer, me fondre dans le fond flou et indistinct d'une photographie, ô m'effacer... Sur le chemin de retour, chargées d'une multitude de petits sacs en papier frappés des écussons des maisons dirigeant les royaumes de nos jours, nous coupons par le parc délabré où Dorian et moi avions l'habitude de casser la croute. D'un coup d'oeil inquiet en arrière, j'avise notre banc. Personne. Je ne sais pas vraiment l'expliquer, mais à ce moment je m'attendais à y voir la grande ossature d'un Dorian, avachi, occupé à rallumer l'éternel mégot de bedo qui trottait au bord de ses lèvres. Une intuition puissante me poussait à croire qu'il serait là, qu'il était là, qu'il m'attendait en quelque sorte, peut-être pour me juger avec tous ces sacs, et que si je me retournais pour le vérifier, ou bien il se cacherait en un éclair, ou bien il me ferait front piteusement, défoncé, perdu, les traits creusés, dans ses habits trop amples pour le contenir et le canaliser. Mais il n'y avait personne sur ce banc. Ma mère s'arrêta. Qu'est-ce qu'il y a ? Rien, j'ai cru voir quelqu'un que je connaissais pendant un instant. Elle regarda le banc, un peu interloquée. Mais tu vois bien qu'il n'y a personne, allez viens on file, il faut que je prépare le diner. Ainsi nos longues trainées d'ombres disparurent et s'enfermèrent comme tous ces braves consommateurs chez elles.

Fait n°148 : à l'inverse des hommes qui se répandent et se vident de leur énergie (transformée en semence), ma masturbation me remplit in fine de désespoir. Là où je les rejoins, c'est qu'à la manière dont ils se débarrassent de leur trop-plein de désir et d'excitation en éjaculant, une chose finit toujours par sortir de moi quand je déborde de ce désespoir : de petites larmes roulent sur mon corps. Je retombe inerte et dégoûtée de moi-même, sans même assez de force pour ramper sous terre ou m'ouvrir les veines.

Cette nuit-là. Je ne sais pas pourquoi mais comme une incantation, le fait d'avoir rêvé Dorian sur son banc l'a invoqué sous ma fenêtre. Je venais de me faire jouir, cela faisait quelques jours à peine que j'avais retrouvé du plaisir à ça (généralement j'avais des pics de désir incontrôlable, de deux ou trois jours dans le mois où je passais ma journée à penser au sexe, à me caresser et me masturber) et j'ai soudain entendu de minuscules cailloux cogner ma fenêtre. Tout d'abord, j'ai eu peur que Dieu m'ait grillé et qu'il soit descendu me gronder, puis, sous le réverbère, la chevelure brune d'un ange s'est adressée à moi : « tu viens faire un tour ? ». Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, car malgré sa grande forme longiligne, Dorian était travesti.

Tu m'as fait peur !

Qu'est-ce que tu branlais ?

Rien, j'allais juste me coucher. Je t'ai pas reconnu tout de suite en plus.

Ça te fait pas plaisir ?

Si mais c'est trop bizarre !

Pourquoi ?

Je ne sais pas, te voir débarquer, en pleine nuit, dans cette tenue qui plus est.

Bah oui, j'ai pensé que ça te ferait plaisir, je ne sais pas vraiment pourquoi remarque haha ça fait bien un ou deux ans que j'avais plus fait ça, mais je sais aussi que t'es une des rares personnes à m'accepter et m'aimer comme ça. T'imagines même pas les risques que j'ai pris pour venir jusqu'ici.

Ah bon ?

Deux lourds m'ont suivi, un autre m'a sifflé et insulté parce que je l'ignorais et un dernier s'est interposé, m'a proposé sa divine protection avant de me demander mon numéro.

Voilà, comme ça tu as une idée de ce que c'est, que d'être une fille.

On marche dans les rues vides
et pleines de nuit

On finit par arriver chez lui, monter dans sa chambre
que j'ai connu jadis, remplie d'affaires en tout genre
jetées en tout sens sur des feuilles et des feuilles remplies de dessins délirants
ce soir, il n'y a plus grand chose
que ce poster des Doors où Morrison nargue le destin d'une pichenette
qu'il recevra en plein pif à Paris
On s'allonge de part et d'autre de son matelas

Tu es toujours aussi doué en maquillage Dorian.

Ah oui ?

Comparé à moi, tu seras toujours meilleur sur ce point, c'est sûr haha.

Merci.

Mais pourquoi t'es sortie comme ça si ça faisait si longtemps ?

Je t'ai déjà expliqué je crois, être comme ça, s'apprêter, c'est comme devenir une autre personne, jouer un rôle, je laisse Dorian de côté, sa pesanteur et sa gravité, et je respire un air frais même si peu de gens en vérité voudraient me laisser faire ce que je fais là...
Des fois, je ne veux juste plus être moi.

Moi j'aime bien ce toi en tout cas.

Tu sais où tu vas aller à la rentrée ?

Ma mère m'a trouvé un nouveau bahut... Et toi ?

Il fait aussi nuit noire dans sa chambre
mais je l'entends pourtant rouler des yeux

Je ne sais pas... j'irai probablement ici et là...

Dorian avait déjà abandonné quelque chose, je l'entendais à sa voix

T'arrêtes le bahut ?

On verra.

T'as déjà aimé quelqu'un ?

Je... je n'sais pas, pourquoi ?

Toutes ces trucs paraissent si distants de toi, je me demandais juste.

J' imagine que j'ai du mal à faire confiance et à me livrer dans une relation qui pourrait sûrement me blesser. Et puis je suis un tel merdier, il faudrait déjà que je me sorte de moi-même avant de le proposer à quelqu'un non ?

*Fait n°170 : pourquoi chercherais-je à reproduire un schéma
familial défaillant duquel je suis sortie brisée ?*

Oui, c'est ce que je me dis aussi.

C'est étrange Dorian, on a ce genre de
conversation estampillée bédave mais depuis
qu'on s'est retrouvé t'as rien roulé ni fumé. T'es
sobre ?

Ouais. J'sais pas, j'suis fatigué, j'me suis dit,
non mon gars, pas ce soir.

Okay... Et pourquoi t'es venu me chercher
chez moi à la place ? J'veux dire, ça me fait
très plaisir, mais c'est la première fois que tu
fais ça.

Je sais mais... j'ai senti que je devais venir te
trouver.

Pourquoi ?

Pourquoi ce soir ?

Je peux ?

Il se tourna vers moi
et comme je le regardais
entrouvrit les bras et m'attrapa

C'était la première fois qu'il tentait le moindre rapprochement entre nous
les boucles de sa perruque brune me chatouillaient les narines
je retrouvais contre son épaule un mélange d'odeurs mêlant transpiration et un parfum de lys que je
reconnus entre mille
je pensais à France
je me souvins de la première fois où je le rencontrais
il était aussi habillé en femme

est-ce que le fait qu'il le soit encore ce soir était un calcul de sa part ?

Je suis venu te dire au revoir.

Pour q u . .

La chambre vide

son étreinte

ses deux bras fins qui m'enserrent

plus fort

et son corps frêle sous sa robe féline me réchauffe

Je sens que demain Dorian sera parti

que je ne le reverrai plus avant longtemps

que sa décision est prise et que je n'y peux rien

que c'est sa manière de me dire adieu ou je t'aime

comme des amis sans définition ni limites.

Je ne me suis endormie que très tard dans la nuit

lorsqu'il s'était déjà retourné

Au matin mes yeux m'irritent

une mince pellicule m'indique que j'ai du pleurer

Je me réveille seule à huit heures et demie

sur ce matelas nu avec une perruque seule pour unique invitée.

« À l'aube de l'an 2000

pour les jeunes c'est plus l'même deal

pour le tél-mini ou celui à fil »

car oui, les téléphones portables se sont multipliés comme les pains autour de moi et le rap supplante le rock en matière de musique populaire en vogue auprès des ados qui passent leur temps collés à leurs petits écrans, persuadés qu'un texto à caractères limités envoyé à l'autre bout du lycée vaudra mieux qu'une discussion véritable. Mais il y a des choses qu'on ne peut pas dire simplement. Je m'en rends bien compte. Dorian a vraiment disparu par exemple. À mon réveil, son oncle se trouvait dans leur cuisine déplorable, sale et encombrée de détritrus. Un de ses amis leur préparait des rails tandis que lui veillait sur la petite Bialetti qui commençait à ronronner sur le feu. Un café ? De la C ? Ou les deux ? qu'il me propose, tu parles d'un petit-déj' de champion. Dorian a disparu et il n'a pas laissé de numéro auquel le joindre ou d'indication sur le trajet qu'il allait suivre. Je ne suis même pas sûre que son oncle soit au courant de ce départ et je me dis qu'il mettra peut-être

plusieurs jours à se rendre compte que la petite chambre à l'étage a été vidée en ses absences. Je me sens comme cette chambre. Quelqu'un l'avait habité autrefois, et maintenant je me sens triste.

Je comble ma solitude et mon chagrin par quelque chose de nouveau dans ma vie : les jeux-vidéos. À cette époque où les portables sont dans toutes les poches, les unités centrales des ordis se sont invitées dans nos foyers. Régis est très curieux de technologie et me permet d'utiliser tous les soirs le sien si je ferme les yeux sur son historique de visite. Ma découverte à ce sujet me fit douter de son épanouissement dans le giron de ma mère. Bref, c'est un camarade de classe de terminale qui m'initie, il s'appelle Ludwig. Derrière le stéréotype du gros, mal dans sa peau, que tout le monde taille et moque parce qu'il est difficile d'être plus perdu et à la masse qu'un homme repoussé de partout pour son physique et son odeur permanente de sudation, Ludwig m'est apparu comme un passionné, désintéressé de toutes les questions qui me posaient souci : le sexe. Ce sujet, pour mon plus grand bonheur, semblait ne pas exister, ne pas être venu à sa connaissance ou avoir éclo dans sa conscience à tel point que sa candeur en était touchante. Avec cet élève médiocre à qui j'essayais de donner le change par quelques codes de triche pour les épreuves du bac à venir, je me lançais dans mes premières parties en ligne d'un jeu de rôle qui révolutionna et le genre, et notre vie.

Comme si c'était un but aussi lointain qu'illusoire et vain, la sexualité était réduite à quelques pixels aguicheurs dans la vie de Ludwig, à quelque chose de complètement virtuel. Pour moi, les jeux-vidéos constituaient une occupation chronophage divertissante à deux titres : elle m'amusait, son organisation, ses rapports de force et ses codes étaient redéfinis, en grande partie par les joueurs eux-mêmes, et d'autre part, elle me détournait littéralement de ces attractions qui n'en finissaient de me donner du grain à moudre. J'y passais un temps fou, entamais même une relation à distance avec une autre joueuse, suscitant la préoccupation de ma mère qui trouvait dans sa fille une zombie blasée ne s'animant qu'à la vue de plaisirs vidéo-ludiques et ne sortant de son mutisme que pour de longues parties multijoueurs où les raids épiques pour terrasser le boss d'un donjon et ses sbires remplaçaient des sorties entre ami.es durant lesquelles une main audacieuse pouvait découvrir la chair de poule d'une cuisse à l'ombre des fauteuils d'un cinéma, du moins, c'était comme ça que ma mère s'imaginait la jeunesse d'une fille conventionnelle. Mais je n'étais pas conventionnelle. Pas tout à fait majeure, j'étais quasiment éteinte. Les études se sont mises à dérouler comme la toile de fond d'un mauvais film où l'actrice fait semblant de s'agiter au volant de sa voiture immobile. L'une ou l'autre direction, peu m'importait. Je saborde une première licence sous les yeux de ma mère. Elle se persuade qu'il faut m'extraire du très petit cercle de personnes que je daigne voir encore (mais pour se retrouver et jouer ensemble depuis la même pièce) et un soir je n'y coupe pas, Régis et ma mère m'attendent inquiets à la table du salon.

Je pense à Dorian plus qu'à Ludwig, parce Dorian est parti et que Ludwig est resté. Ludwig est un arbre qui ne bougera pas de sa forêt. Peut-être que dans dix ans je le retrouverai, pas sur le

même jeu certes, mais inchangé. Je suis envoyée dans la capitale, dans une petite chambre étouffante au sommet d'un immeuble bien comme il faut. Entre les cafards qui crissent sous la semelle de mes godasses, je vis à proprement parler au milieu de l'appartement de mes voisins. Les murs sont fins, j'entends chaque discussion, chaque respiration ou pet qui fuit de sous la couette. Je n'ai pas d'amis, pas d'ordi, pas d'argent, ma seule distraction se trouve au mur : une petite série de feuilles collées représentant les pays frontaliers et leur folklore caricatural dessinés non par un mioche qui n'y est jamais allé mais par un Dorian halluciné, qui empile ensemble les essences et les banalités d'un style si puéril qu'il en devient saisissant d'acuité. Je visite ces pays en rêve avec lui. Je me demande si je n'ai pas manqué de rencontrer en Dorian un artiste, un incompris et un inconnu, même de lui. Quelqu'un qui voit au-delà des figures et des visages et pour qui les mots sont toujours des traîtres. Je regarde ces dessins enfantins, et je vois toute l'incapacité d'un individu à dialoguer, à jouer au même jeu que les autres, qui le déplore tristement, sans plaintes excessives et qui, se mettant à nu, ne reproduit que ce qu'il voit : des êtres détachés les uns des autres, enchaînés à leurs couleurs et leurs cultures, au milieu de formes vaguement inquiétantes.

Deux fois par semaine, ma mère m'appelle et prend la température de cette réforme de mon adolescence. Elle me conseille de m'appliquer et de suivre la formation toute tracée du professorat, m'assurant que j'ai toujours été convaincante, pédagogue et aimée de mon entourage. Quand je l'entends dans le combiné, je ne suis pas sûre qu'elle parle ou s'adresse à moi tant j'ai l'impression d'être à mille lieux de l'image qu'elle s'est fabriquée de moi. Avec cette vie, je pense à la mort. Je suis arrivée au bout de mon circuit, du peu d'énergie qu'il me restait pour me débattre avec mes affres. Je suis invisible dans les amphis, méprisée en salle de classe, seule provinciale à ma table. On m'a retiré les derniers plaisirs que j'avais, j'affecte de ne pas en vouloir au monde entier, mais je me rends bien compte qu'au fond, je me leurrais moi-même sur la nature de ces plaisirs et de ces vanités, je suis mon propre vide impossible à combler, alors pourquoi essayer ?

Avant un dernier saut dans le temps nécessaire pour éluder cette sombre période et clore cette histoire qui était la mienne, à ce moment de ma vie, j'ai écrit cette phrase :

*Fait n°202 : Je me sens faible
sans appétit
je me laisse mourir comme un chat au soleil,
et la chaleur me fond dans ma peine*

Un soir, j'ai recouché « par erreur » avec un camarade de classe non pas éperdu mais en manque. Je l'ai regardé avec un certain étonnement se défouler, me tenir les poignets, se déhancher de plus en plus vite, gémir que c'est bon putain, que t'aimes ça, toutes ces petites ritournelles

dénuées de sens et apprises par cœur comme les strophes du plus triste des poèmes, se vider les couilles puis rouler sur le côté et repartir chez lui avant le dernier métro. J'étais stupéfaite. Non pas de son comportement, attendu, mais de la façon dont j'avais pu accepter de vivre une nouvelle fois ceci.

Un autre soir, je rencontre par un *chat* d'internet une inconnue, plus âgée, avec comme idée d'expérimenter l'autre volet de la sexualité. Exercice de domination et de soumission, j'entre dans l'appartement de cette femme d'une soixantaine d'années qui m'accueille aimablement puis m'ordonne de la laver. Son corps flasque me glace, l'éponge me tombe des mains, je la quitte avec gêne peu après.

J'erre.

*Fait n°214 : C'est dur de ne pas être quelque chose de clair et de défini.
Pour soi.
Pour les autres.
D'être une vie sur le fil, une sorte d'expérience qui peut mal tourner.
La mort m'habite.*

Je regarde la ville s'endormir.

J'ai les pieds qui balancent dans le vide, assise à ma fenêtre.

Deux hommes forcent ma porte qui n'arrête même pas les courants d'air et me cueillent, je ne comprends rien, d'autres que moi parleront de ma première tentative.

J'arrête tout, je rentre et quitte la capitale. Ma mère affecte que rien de tout ce qui m'arrive ne la contrarie. Je la regarde s'activer en tout sens histoire de maintenir un équilibre à notre situation avec une amère pitié. Toutes les semaines je suis des réunions où des jeunes comme moi sont ensevelis sous des problèmes d'inceste, de violence, d'addiction ou de relations toxiques. Une docteure vient à moi et me demande ce que j'ai, selon moi. Mais je n'ai rien, rien du tout, rien à moi, c'est bien ça le problème. Des psychologues, psychiatres, psychanalystes me suivent à leur tour et défilent. J'évoque pour la première fois de ma vie les faits de violence de mon père pour qui je n'ai jamais été assez bien et qui a fini par mettre les bouts pour laisser ces deux pauvres tâches se démerder ensemble sur le carreau. Voilà pourquoi je me suis endurcie, entends-je dire, et je me demande si la personne signifie que c'est par là aussi, que j'ai perdu cette part de féminité attendue chez un être de mon genre ? Pour la première fois aussi j'entends parler de changement de sexe. Jusqu'alors, les transfuges ressemblaient plus à des Frank(enstein) qu'à des trans, mais les améliorations techniques de la chirurgie laissent à penser que des résultats crédibles peuvent voir le

jour rapidement. Mais même si j'y pense, au-delà du choc infligé à soi et aux autres, aux regards défiants, à la gêne que je vais provoquer, je ne suis pas un homme, je ne me sens pas homme, et je n'ai aucune envie d'avoir la chance de devenir cette sorte d'homme que j'ai fini par exécuter. Et quel homme pourrais-je être si ce n'est son stéréotype musclé, belle gueule, sachant toujours quoi faire et quand pour protéger intérêts et propriété ? Je suis une femme, et je n'y peux rien. Je suis une demie-femme en réalité certes, parce qu'à l'autre bout du spectre de l'image créée de la femme fatale, séduisante, séductrice, bien gaulée et qui use de ses atouts pour obtenir ce que la vie peut lui donner, c'est à dire si j'en crois les exemples autour de moi un mari aimant et bien monté, une maison style ancien ou art déco, mais design et toute équipée, des vacances lointaines et ensoleillées avec une ceinture de mioches qui seront la relève de notre belle société en plus de notre assurance de ne pas crever seuls, mais je ne veux pas de cette vie de femme, ni de cette vie de mère, je suis... quelque part, fière peut-être d'être une chimère, une chose nouvelle in-finie, et à choisir, tout bien considéré, il est évident que je préférerais quitter cette vie plutôt qu'en changer.

Fait n°251 : Je me trouve horrible et dégoûtante de céder et sécréter tous ces liquides chauds et poisseux que mon sexe et corps génèrent quand je voudrais être aussi sèche que mon cœur et froide que mon âme.

Diego, un efféminé tout aussi paumé que moi, fera suite à l'hystérique Bérénice, avant d'être lui-même remplacé peu après son suicide aussi rapide que tragique par Océane. Rencontrée durant ces années de suivi, partageant nos peines et nos doutes, Océane m'a fasciné dès son arrivée. À peine plus âgée que moi, ses yeux de givre me semblaient transpercer tout ce qu'ils voyaient. C'était l'été, la clinique avait organisé une sortie dans un parc aquatique histoire de redonner la banane à tous les paumés du bloc. Elle qui d'habitude ne sortait qu'en jogging long et ne retroussait jamais ses manches, me dévoila ce jour un corps que j'ai trouvé superbe du premier moment que je l'ai vu, enserré dans un maillot une pièce moulant divinement ses formes mais qui masquait difficilement de larges cicatrices. Elle me fusilla d'un regard qui voulait me dire qu'elle n'était pas là de son plein gré, et je crois que ma seule réponse fut un sourire bête pendant que j'acquiesçais que moi aussi, je détestais la flotte et être mouillée, si elle savait... Ma relation avec Océane fut plus platonique et désastreuse qu'autre chose. Océane refusait qu'on puisse toucher son enveloppe si parfaite. Elle-même répugnait à le faire, à le savonner ou ne serait-ce que ne pas le mutiler. À mon dégoût de ma laideur d'âme et de corps, elle rejetait de toutes ses forces sa beauté naturelle et injuste qui lui avait valu dès son enfance les pires sévices, les plus sombres heures. Mais j'admirais passionnément qu'elle continua son combat quotidien. Ces liens créés étaient généralement malvenus et mal vus au

sein des patients et de l'équipe. Je suivis cette thérapie et cette clique de docteurs et de spécialistes trois années. Océane dut y rester. Si je fus guérie ? Mais de quoi au juste ? Non, je crois simplement que j'appris à m'accepter et vivre avec cette bête tapie au fond de soi et qu'on appelle « moi-même » dans une paix parfois relative.

Fait n°270 : une médication lourde a perturbé la périodicité de mes cycles menstruels, l'intensité de mes humeurs, leur versatilité et altéré mes facultés mémorielles. Comme si je ne devais rien retenir ou oublier de cette période malheureuse.

Je fus de nouveau accueillie parmi mes semblables, saines. Je pouvais de nouveau souscrire au programme de la vie heureuse à laquelle chaque femme pouvait prétendre. À cet âge déjà, les questions de maternité semblent se multiplier comme les pains. La carrière professionnelle, qu'on doit désirer de toutes nos forces, doit être un tremplin à l'équilibre familial de la cellule que nous reproduirons avec succès. Tandis que ces discours pullulaient autour de moi, je ne pensais qu'à deux choses : tordre le coup de l'engagement et éteindre ma race galeuse. Je ne comprenais pas, je ne parvenais pas à saisir, à aucun moment, l'envie qui pourrait m'éteindre de m'enfermer et me reproduire. Si jeune, j'étais déjà une impasse lamentable, un échec qui me semblait à moi comme total. Je regardais ma mère et son envie, son doux rêve rassurant d'élever à son tour des petits enfants, fractions d'elle-même, avec un dégoût amer. J'étais prise de pitié pour cette femme qui ne trouvait son salut que dans l'étranger. Je me muselais à ce sujet comme tant d'autres.

C'est à l'occasion de la célébration de la fin de mes suivis et l'approche de mon vingt-deuxième anniversaire que ma mère et Régis me demandèrent si j'avais une idée de ce que je pouvais bien désirer dans ce « nouveau monde » qui s'offrait à moi. Comme j'avais selon eux réussi avec succès cette épreuve, ma mère m'assurait que je pouvais à peu près tout lui demander. J'y réfléchis plusieurs jours, demandais à Océane ou d'autres ce qu'ils eussent pu vouloir à ma place car je sentais aussi que cette question serait aussi matière à jugement de la part de ceux qui la formulaient, afin de voir si véritablement, j'avais positivement évolué, si j'étais revenue à la normale.

Une image m'a toujours hanté depuis des années, je l'ai vu pour la première fois sur un dessin de Dorian, celle d'un bonhomme enflammé levant les bras. J'ai hésité pendant un certain temps à nommer ce récit d'après ce souvenir : « Portrait de la jeunesse enflammée blablabla » parce qu'il me semblait que c'est ce que nous étions, au moins à un moment de notre vie. En feu, heureux d'en finir. Lorsque je l'ai interrogé à ce sujet, je n'avais à peu près aucune attente quant à la teneur ou au sérieux de sa réponse, persuadée que j'étais qu'il s'agissait là encore d'une élucubration de

fumeur de verte modélisant une aura autour d'un petit personnage victorieux dont nous étions bien loin.

C'est le symbole du Burning Man.

Du ?

C'est une sorte de festival hippie aux States, j'ai lu un reportage dessus, en mode, une fois que t'as payé ton ticket, tout est gratuit à l'intérieur, il n'y a pas de règle, tu fais ce que tu veux avec qui tu veux, tu dances, tu bois, tu te piques etc.

Comme dans tous les festivals quoi ?

Non, là y'a vraiment un esprit à part, genre respect d'autrui, on fait attention à toi, d'où que tu viennes qui que tu sois, tu fais parti de la même famille, t'échanges, tu donnes, tu troques, et puis le samedi soir, ils te brûlent un immense bonhomme comme celui-là, giga barbecue quoi, et le lendemain c'est une sorte de temple où ces zinzins prient qui crame, les photos avaient vraiment l'air dingue !

Et c'est aux Etats-Unis ?

Super loin, en plein désert, dans le Nevada ou l'Arizona, je sais plus bien, mais ça a l'air d'être un kiff !

Burning man.

Ouais, l'homme qui brûle ! j'aimerais bien voir ça une fois dans ma vie.

Et c'est comme ça que je me suis retrouvée dans un avion en direction de Salt Lake City.

Je rencontre sur le parking du supermarché de Gerlach un couple de québécois qui, à la vue de ma dégainé et de mon attirail, se doute bien de ma destination. Charline et Anton m'embarquent avec eux de ce dernier point de civilisation connue avant l'aride et éternel paysage du *midwest*. Une longue frise de plaine désertique avec pour ligne d'horizon des monticules ocre immobiles défile devant nous, comme si ces montagnes du désert de Black Rock se défiaient de nous, et nous

gardaient à distance. Jamais on ne semble s'en rapprocher, à tel point qu'on finit par se demander si ça n'est pas un mirage ou un mauvais fond d'écran qu'on a installé là. Tandis que le pickup plein à craquer, embarquant provisions pour une semaine et des gallons d'eau sous une bâche qui claque au vent, boucle les soixante derniers kilomètres, rapidement nous sommes pris dans un immense embouteillage qui s'est formé sur l'unique route menant jusqu'à l'entrée du festival. Vans tabassés par le soleil, caravanes blindées et loqueteuses, camping-cars de tout âge, une véritable cour des miracles sur roues avance au compte-goutte lors des derniers kilomètres que nous mettrons deux heures à parcourir. Charline m'explique que c'est leur troisième fois, qu'ils attendent ça chaque année avec impatience, qu'importe le coût ou la distance. Ici, on entre dans un monde à part, les deux cent cinquante dollars du ticket sont le prix à payer pour vivre cette expérience hors-norme. Une fois les formalités expédiées, nous nous installons ensemble sous leur grande toile de tente qui nous protégera du vent et de la poussière, mais je n'imagine pas encore tout à fait ce qu'Anton signifie vraiment. Charline me prend par le bras et m'emmène faire un tour dans le *village*. Elle me dit que ces prochains jours, je risque d'en voir de belles, des choses auxquelles je ne suis pas habituée, me conseille de ne jamais me camper sur une position du « pourquoi ? » mais en revanche d'accepter le « pourquoi pas », d'y aller à fond et de profiter de la vie, ce qu'elle peut nous offrir. Ici, c'est la générosité et l'hédonisme qui priment.

Burning Man est un festival unique en son genre. Une nouvelle partition jouée à la fin de l'été où l'Amérique célèbre encore une fois sa démesure dans un carnaval de créativité. Il n'est pas question de concert et de tête d'affiche, à Burning Man chacun amène sa petite pierre à l'édifice et crée s'il veut une animation, une rencontre, un service, qui constitueront la sève de ces quelques kilomètres carrés d'expression libre. Pas d'argent. Pas d'électricité. Pas de station essence ou d'eau courante. C'est le désert. La *playa*, la plaine dévastée bafée par les rafales de vent qui soulèvent des nuages de poussière, accueille des constructions variées. En son centre, l'immense *Man* trône comme un phare qu'on va bientôt allumer et qui régira comme un point cardinal la destinée des pas des festivaliers. Derrière lui, un autre édifice en bois, mystiques pyramides accouplées, le Temple abrite un lieu de communion, de prière et de silence. Au fur et à mesure que la journée passe, de nouvelles tentes se dressent, des chapiteaux, des yourtes, des stands fumants ouvrent leur comptoir aux visiteurs. Un petit guide papier recense une fraction des activités répertoriées sur le site et disséminées dans l'arc de cercle du village faisant face au Man. Yoga ashtanga, hypnose, méditation, massages, pierres chaudes, empilement de cailloux, soit l'habituelle collection indispensable du hippie new-wave cohabitent avec des ateliers de percussions, de la lutte grecoromaine dans une piscine de boue, des cours de cuisine à base de weed ou même des initiations au sadomasochisme. Au fond d'une caravane un type vous montrera comment s'injecter proprement la meilleure des héroïnes, un autre qui fait la queue pour les cabines de chiotte après avoir avalé trois

sandwichs du corner *Makin' Bacon* vous proposera un café qu'il a lui-même récolté en Equateur, des circassiens déambuleront jour et nuit aux côtés d'immenses chars où se dandinent des charlots à moitié nus et bien bâtis imitant avec leur engin et leur canne les hélices d'un hélico censées faire avancer le bousin. De petits bolides à voile, à vapeur, à pédales sont propulsés dans le vent parmi le fourmillement de vélos qui laissent derrière eux une trainée de sable, bref, Burning Man est un rendez-vous insensé où les psychotropes trouvent leurs nouveaux proprios et servent de carburateurs, rampes de lancement pour ces flingués qui viennent manifester leur amour du premier ou du quatorzième amendement.

La nuit est autre, sur les constructions artistiques naïves et loufoques, des milliers de petites loupottes se mettent à scintiller et clignoter. Sans raccord électrique, on se demande comment tout cela peut briller, et ça paraît irréel. La foule des quarante à cinquante milles festivaliers plus ou moins costumés prend un air de rassemblement électronique, déviant de la norme et ouvert à toutes les aventures. Des groupes électrogènes tournent pour faire vibrer les sonos, au milieu d'une arène deux inconnus attachés à des balançoires s'affrontent à coups de gourdin en mousse, des pyrotechniciens crachent leurs flammes en public et dans l'obscurité, pour ce que j'en vois, des couples, des troupes se forment et s'éclipsent quand d'autres prennent la direction de salons couverts d'une longue toile où l'amour libre est consommé aux yeux de tous.

Je n'avais jamais vu un tel bordel.

Des raves de mon adolescence, je gardais le souvenir qu'il devait s'agir là des derniers espaces de liberté individuelle et soudain je comprenais le sens des paroles de Charline. Le temps de quelques jours, respectant la volonté de chacun, tout est possible. Je peux être un marin gay et sortir en bédouin mahométan ou complètement nue le lendemain. À l'ombre d'un parasol, deux jumelles pédalent comme des dératées sur un tandem relié à une dynamo pour amplifier une guitare ornée d'un sticker cynique rappelant celui de l'iconique Woody Guthrie : « *this machine kills* » et que joue un jeune mec débraillé aux valises pourpres sous les yeux qui chante non pas pour son public mais pour les montagnes derrière nous :

*♪ I hate these streets
this world long gone
I've got nothing
to gain to lose
This human form
where I was born
Ye I'm the son
of a mother fucker named Satan ♪*

Certains types que vous croiserez vous reconnaitront le lendemain. D'autres vous prendront pour leur tante du Wyoming venue l'espionner avec votre accent à couper. Un bon petit gars vous offrira un litre de jus d'orange fraîchement pressé, il t'expliquera qu'il vient de Californie, qu'il en fait commerce et qu'il n'a plus besoin d'argent parce qu'il a bien réussi ses affaires, alors, pourquoi pas en donner ici à ceux qui ont besoin d'étancher leur soif ? Il repartira en tout et pour tout avec un t-shirt troué de Black Sabbath et un attrape-rêve en macramé, mais ça l'éclate ! Tu dormiras peu et tu auras la perpétuelle impression qu'un mince voile recouvre ton corps et qu'il te rend invulnérable au milieu de toutes ces attentions, mais en réalité c'est la poussière qui te colle et t'épouse comme une seconde peau. Un soir, tout ce petit monde converge et regarde un feu d'artifice qui finit par foutre le feu au *Man* triomphant et levant enfin les bras au ciel. Brûler l'homme. La symbolique, je la comprends, brûler les conventions, les codes établis, mettre à terre ce qui nous emprisonne et nous empêche d'aller vers l'autre, vers nous-même au fond. L'immense construction crépite encore sur le sol que des rondes se mettent à tourner comme des folles autour de ce feu de joie. Quelques frappingues marchent sur les braises encore chaudes pour tester leur résistance ou la toute puissance des drogues. Des mains, des cœurs, des corps se serrent, l'homme devant moi embrasse un représentant du troisième genre, heureux pour une fois qu'on ne lui demande pas d'abord d'où il vient et qui il veut vraiment être. Charline rie aux larmes avec deux canadiennes en costume de sirop d'érable avec seins apparents, décorés de strass autocollants. Anton a disparu dans les flammes. Même si le sentiment que le festival est plus proche de sa fin que de son commencement, la fête reprend de plus belle.

Le lendemain, dimanche, les premiers festivaliers remballent et plient boutique. Une ambiance morose planent sur la *playa*. L'animation est rare, les quelques apparitions humaines sont comme abattues, souffrant des excès de la veille et de l'imminence du retour programmé. Anton est toujours introuvable, alors avec Charline nous nous rendons au Temple qui doit brûler à son tour d'ici la fin de journée. On s'arrête à un stand où une nana accoutrée dans un mélange de fringues colonialistes ayant appartenues à son grand-oncle nous promet des shots de whisky si on se laisse électrocuter et fouetter. Le vent se lève, on enfile nos masques et nos lunettes, et on affronte le désert qui se soulève comme un seul homme. On n'y voit pas à cinq mètres et on avance téméraires. Continuant tout droit après l'immense amas de cendres de ce qu'on suppose avoir été le *Man*, on atteint finalement l'abri du Temple où se sont réunis une centaine de personnes. Deux instrumentistes jouent des airs chargés de mysticisme alors que le souffle du dehors retombe petit à petit et que nous rejoignent de nouveaux visiteurs. Sur les parois de bois du Temple, on peut lire des milliers de messages, y voir des stickers engagés, des portraits, des autels improvisés à la mémoire de disparus, maman, papa, ex-festivaliers emportés par la tempête de leur vie. Le lieu est imprégné

d'un lourd sentiment de recueillement et de respect. Certains pleurent, d'autres dorment, saluent le soleil à plat ventre ou récitent ces vers qui débutent la Saison en Enfer dans un français approximatif :

*« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient
tous les cœurs, où tous les vins coulaient.*

*Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée
amère. – Et je l'ai injuriée.*

Je me suis armé contre la justice.

*Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon
trésor a été confié !*

*Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance
humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la
bête féroce.*

*J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de
leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, avec
le sang. Le malheur a été mon Dieu. Je me suis allongé dans la boue.
Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.
Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. »*

Charline s'est assise et discute les modalités de son office avec une sorte de prêtre engoncé dans un genre de kimono asiatique. On marrie vraiment des couples ici, d'après lui. Je fais le tour du bâtiment, je lis au vol les adieux, les conseils de vie, un petit rigolo trouve toujours la place de caser sa plaisanterie ou son adresse pour du sexe chaud et rapide. Les photos épinglées montrent des visages inconnus, froissés, d'américains perdus. Devant moi, un grand type enturbanné et portant une djellaba punaise une photo de groupe dont il arrache les deux extrémités, ne laissant apparaître qu'isolée une personne dans la nuit, illuminée par le flash. Je fais quelques pas, laissant à l'homme l'espace de se signer et de se souvenir, avant d'être frappée par un éclair.

Mes jambes se mettent à trembler.

Mes genoux s'entrechoquent.

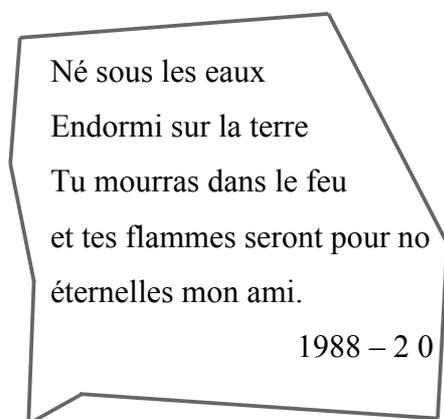
Ma bouche s'assèche, s'ouvre mais je ne parviens pas à articuler.

Je me retourne comme un trente-trois tonnes alors que l'homme s'éloigne et disparaît dans les derniers rideaux de poussière du dehors. Je m'agrippe à la rampe de mon escalier comme un alpiniste à sa corde de rappel et fais quelques pas en direction de la photographie accrochée. Elle ne paye pas de mine. Je m'assoie à sa hauteur, sur une marche, et contemple cette image que j'ai la

certitude d'avoir prise il y a bien des années. À droite, il devait y avoir l'Alchimiste. À gauche mon vieux copain Louis et sa cousine Morgane. La photo venait d'une soirée déguisée où Dorian s'était pour l'occasion retransvesti. J'avais un petit jetable Kodak que ma mère m'avait offert et comme une pépite d'or au fond du tamis, c'était la seule prise qui brillait sur toute la pellicule ratée. Au milieu, trônait Dorian, le visage de Dorian maquillé délicatement, une perruque rousse entre les mains, un joint au bord du sourire dessiné par ses lèvres exquises et les yeux rouges, reflet instantanément capté des démons, de la décadence et du vice qui l'habitaient.

J'étais pétrifiée.

Un tel lot d'émotions se soulevait en moi que je ne savais pas bien si je devais éclater en larmes ou bondir de joie. Lui ici ? à plus de huit milles kilomètres de chez nous ? Lorsque Charline posa sa main sur mon épaule, j'avais décroché de la palette de bois cette photo que je serrais contre moi en pleurant silencieusement. Surprise, elle recula doucement en me prévenant néanmoins que l'équipe du festival commençait à évacuer le Temple pour préparer son incendie. Pendant un instant, je ne savais plus où j'étais réellement. Je me demandais qui était la silhouette qui avait placé cette photo ici, et pourquoi. Deux membres du staff vinrent me demander de regagner le périmètre de sécurité et de raccrocher la photographie de Dorian, si tel était mon désir. J'hésitais un instant et la retournais machinalement avant de la poser contre la paroi pour la refixer. Quelques lignes écrites étaient lisibles à son dos :



Né sous les eaux
Endormi sur la terre
Tu mourras dans le feu
et tes flammes seront pour no
éternelles mon ami.
1988 – 20

Sous un chapeau de cowboy, Anton buvait de grosses gorgées de son bidon d'eau. Il venait de réapparaître miraculeusement. Charline me serrait contre elle, Dieu merci, sans un mot. Mes yeux embués contemplaient ces pyramides, ces murs sur lesquels le plus beau souvenir de ma vie passée était attaché allaient dans un instant partir en fumée. Quelqu'un qui en avait sûrement fait parti se trouvait ici, autour de moi, quelque part parmi les vingt ou trente milles personnes encore présentes pour assister au dernier événement du festival. Le feu commença à prendre au milieu du Temple et ses flammes caressèrent l'enceinte qui à vue d'œil noircissait. Ce moment, par sa symbolique, était beaucoup plus émouvant que celui du *Man*. On brûle pour détruire, désorganiser, faire place nette à un nouveau cycle. Beaucoup de gens dans le public pleuraient sans honte ou peur

de le cacher. Les langues de feu faisaient céder les poutres, qui craquaient et laissaient s'effondrer une partie d'un toit pointu. Bientôt, de cet amas d'une vingtaine de mètres rougeoyant, des cendres volantes s'échappèrent et tâchaient de brûler ceux qui se tenaient trop près de ce bucher des vanités. Par fractions de secondes, un visage familier hurlant se dessinait pour moi dans le brasier et par dessus, de hautes colonnes de fumée couleur orage tournoyaient dans les airs donnant à toute la région le signal que bientôt des milliers de zouaves reprendraient la route, leur job et leurs bicoques pour une nouvelle année lessivée. Tout devrait brûler, me dis-je, comme Babylone... ou l'été 2002. Tout était terminé.

Je pensais à moi. Que faire après ça ?

Je pensais à Dorian. Que ferait-il s'il avait été là ?

Qui suis-je pour laisser quelqu'un d'autre me guider à ma place ?

J'ai accompli son rêve.

C'est vrai.

Maintenant, je vais tâcher de m'atteler au mien.

Un soir il m'a demandé :

Est-ce que tu aimes ?

J'aimerais aimer.

De tout mon cœur.

Et avec moi, je jetais mes idées noires dans ce dernier grand feu de joie qui illuminait le désert de Black Rock.